

PARIS QUI CHANTE

UNION FRANÇAISE DU CIRQUE

REVUE ILLUSTRÉE DE



DU SÉVIC-HALL ET DU CINÉMA

AGNES CAPRI

directeur : marion vandal

5 FR

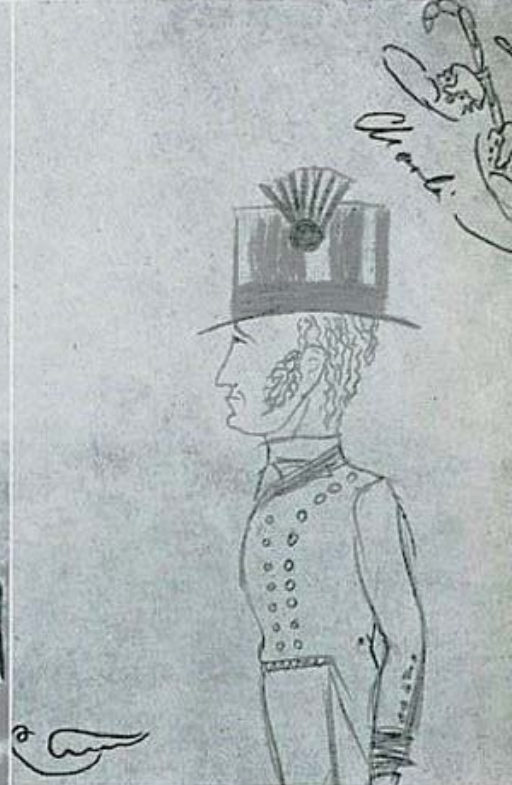
rédacteur en chef : pierre barlatier

PRIX DU NUMÉRO
N° 1914 - 1^{er} MAI 1939
PARAIT LE 1^{er} DU MOIS
37^e ANNÉE

MAGAZINE

PARISIEN DU

SPECTACLE



CHARLIE CHAPLIN VIENT D'AVOIR CINQUANTE ANS

La grande presse a célébré avec enthousiasme le talent de Charlie Chaplin, à l'occasion de son cinquantième anniversaire, et s'est livrée à quelques indiscretions sur le nouveau film qu'il prépare, et dont le titre sera *Le Dictateur*. Quant à nous, nous lui ferons le modeste hommage de ces quelques photos-souvenirs. En haut, à gauche, la silhouette célèbre de Charlot. Au-dessous, à droite, celle de Max Linder, que le génial artiste considéra toujours comme son maître. Les deux autres nous ont été prêtées par notre collaborateur Claude Lepape et représentent son père, le décorateur Georges Lepape, apprenant à Charlie Chaplin à dessiner. Fort de cet enseignement, Charlot conçut une originale signature que l'on peut voir ici en surcharge d'une caricature de Claude Lepape, alors âgé de douze ans.

LA DIRECTION
LA RÉDACTION
L'ADMINISTRATION

de

PARIS QUI CHANTE

VOUS PRÉSENTENT

CE PREMIER NUMÉRO
D'UNE FORMULE NOUVELLE,
DANS L'ESPOIR QUE VOUS
DEVIENDREZ

ses lecteurs

ses abonnés peut-être

et en tous cas

ses amis



PARIS QUI CHANTE

2, RUE GÛTHE - PARIS-XVI^e

Téléphone : PASSY 28-45

ABONNEZ-VOUS

et

Faites abonner vos amis

à

Paris qui Chante

La grande revue illustrée du spectacle

2, RUE GÖTTE — PARIS XVI^e

en remplissant la présente formule

M
.....

demeurant à
.....

déclare souscrire un abonnement de.....

au prix de..... qu'.....adresse

à la Revue "**Paris qui Chante**" en un mandat

ci-joint.

..... le 193.....

Signature :



France et Colonies :

Un an **54 fr.**

Etranger :

Un an **80 fr.**

De Cirque en Music-hall

par LEGRAND-CHABRIER.

A Médrano.

POUR l'avril, le numéro-vedette des spectacles Médrano a été le « Royal Killies Band », orchestre-jazz écossais et adolescent, de vingt-deux très jeunes musiciens et musiciennes, parfois aussi chanteurs et même danseurs (pas assez, à mon gré, pour l'animation visuelle nécessaire et circulaire, sur une piste). Depuis quatre ans que cette juvénile compagnie parcourt l'Angleterre et l'Europe, elle n'avait point encore paru à Paris. Nous méritions de la voir et de l'entendre. Je crois que c'est plutôt une variété de music-hall (aussi bien, elle a fait, après Médrano, une heureuse apparition sur la vaste scène de l'Alhambra, reconquis à demi par le music-hall) qu'une variété de cirque. Ce n'est pas, d'ailleurs, la première fois que Médrano tente d'acclimater (autrefois, le Cirque de Paris avait fait semblable tentative avec Gregor et ses Gregoriens) un jazz sur la piste. Et Ray Ventura avec ses collégiens y déploya naguère une ingéniosité de présentation sous le signe du cirque digne d'un plus vif succès que celui qu'ils y obtinrent, honorable sans plus. La piste est sans doute rebelle à ce genre d'exercices. Le « Royal Killies Band » a pour lui son pittoresque, son exotisme, sa jeunesse quasi prodige, et son talent intrinsèque indéniable.

Mais quel cadre merveilleux, la piste! Et quelle ambiance spéciale à Médrano, pour les clowns! Il est vrai que Médrano peut se vanter de nous avoir offert, en avril, les plus grands clowns de notre époque, réunissant, au même programme, le classicisme prestigieux du trio Fratellini, le duo, qui devient classique, de Porto et Alex, le quatuor-maison des maîtres-boulicotiers Boulicot et Recordier flanqués de la si gentille Lisette Lorin et du chien Bonhomme, muet et marron.

Parmi les attractions, Eddie Gordon, cycliste vagabond, acrobate et comique, très visiblement attaché à la tradition de l'emploi que créa Joe Jackson, lequel eut tant d'émules, dont quelques-uns ne surent pas absolument des copistes plagiaires; tel Sam Barton, Eddie Gordon a des variantes personnelles. Miss Dora est toujours la blonde et rose disloquée, subtile et effarante, sorfant de son dé comme Chester Kingston, dont il ne faut pas oublier le rôle créateur dans la spécialité ni l'originalité individualiste, sort de sa boîte à thé. Renée Piat et Naudy forment un couple nouveau de danseurs athlétiquement acrobatiques, qui a belle allure plastique et volonté des rares prouesses gymniques (malheureusement, leur ardeur de se dépasser eux-mêmes leur a valu un accident d'entraînement qui les handicape provisoirement, ils n'en ont que plus de mérite) et, en cette spécialité encore, pourquoi oublierait-on son Joë Jackson, son Chester Kingston, celui qui fut le premier à concevoir et à réaliser le couple chorégraphique du porteur et de la voltigeuse, Robert Quinault? Renée Piat n'a-t-elle pas été une de ses plus brillantes élèves, n'a-t-elle pas même, à ses débuts, dansé avec lui une nouvelle version de « l'Arlequin et la Poupée », succédant à l'inoubliable créatrice, Iris Rowe?

Chez Amar.

C'est toujours grande joie chez les amateurs de cirque quand un chapiteau voyageur peut faire halte à Paris. Et ils regrettent parfois que ce ne puisse être au cœur de la ville. Mais ils courent aux portes, où il a l'autorisation de stationner quelques jours. Ce fut le cas, cet avril, pour le Cirque Amar, qui s'installa une huitaine à la Porte de Clichy... et que nous espérons voir revenir encore, cette saison.

Je n'insisterai pas sur l'ambiance incomparablement « cirque perpétuel » dont s'y imprègnent spectateurs et artistes. Une fois de plus, nous l'avons éprouvée sous la tente des frères Amar, qui abrite, cette année, non plus une arène d'hippodrome, mais la piste classique. Quelques-uns des numéros du programme ont déjà été vus, par nous, dans des cirques stables parisiens, sur des plateaux de music-hall. Revoilà-les en chapiteau. Ils y prennent une toute autre valeur, à la fois poétique et gymnique. Ils s'y magnifient selon leur nature.

Et puis, quel rythme de présentation et quelle abondance

d'artistes les plus divers et les plus loyaux. Ici, pas de vedette, pas d'insistance dans un travail au ralenti pour amener la prouesse en occupant longtemps l'attention, au risque de la lasser. Cela devient une véritable encyclopédie du cirque et menée d'un train de joyeuse accélération, grâce à d'ingénieuses variations de perspective (piste de terre, plateau mobile en surélévation provisoire, balcon scénique) et grâce aussi à une remarquable ordonnance du programme conçu pour obtenir ce mouvement incessant du spectacle et exciter constamment la curiosité par la diversité et l'excellence de chaque attraction en sa spécialité. A mon opinion, jamais, sur ce chapitre, les Amar n'ont mieux réussi, s'ils ont fait parfois plus grandiose, avant ce retour au cirque rond classique.

Ah! comme on sent l'amour de ce cirque en le moindre comme en le plus brillant des artistes qui composent la troupe recrutée par les Amar! Chacun vaudrait qu'on l'en félicitât particulièrement. Je ne saurais les citer tous. Je voudrais pouvoir leur consacrer toute ma chronique, et vous dire leurs mérites singuliers et la raison d'éducation ou de vocation de ces mérites personnels. Pensez qu'il y a, actuellement, chez Amar, le trio trapéziste Volair, avec son étonnant voltigeur scintillant Alfred, et son voltigeur comique, vieux de la vieille, surprenant « Mathurin »..., qu'il y a l'important, cocasse, formidable Auguste Beby, dont on sait à quelle grande famille de cirque il appartient, et son blanc clown Vincent, si racé, et un jeune Andreff, fils de clown notoire..., qu'il y a le trio Dallys, équilibristes d'athlétisme, qui unit un Moustier et une Bédini-Tassani..., et tant d'autres... et l'écurier Gautier, de grande famille équestre!

Et encore les Bespally, avec leur numéro de la Poupée incassable... les Orlando-Waldemar, acrobates à la bascule, avec une jeune femme dans le double saut périlleux au sauteuil... Max Ronco, l'antipodiste... le disloqué O'Breat... un trio de suspensions et rattrapes aux barres aériennes, les Bumrang, inédits à Paris, je crois, et qui sont des plus audacieux dans l'audacieuse spécialité... j'en passe, pour arriver à l'exotisme acrobatique des sauteurs marocains et des équilibristes chinois, les Oriental Bros, dont je vous disais, le mois dernier, la révélation à Bobino, au Gaumont-Palace, et dont le travail, sinon le costume trop américanisé à mon gré,



Un tableau de la revue « Caprices de Femmes » à l'Alcazar, d'après un dessin de Claude Lepape.

gagne encore, s'il est possible, dans l'atmosphère du cirque ambulante, épreuve et preuve!

Bien entendu, Amar ne serait pas Amar sans chevaux, éléphants, tigres, lions, ours : ils y sont! Et de les revoir, cela fait toujours émoi et admiration.

A P. A. B. C.

Avant que l'A. B. C. ne se voue, à nouveau, à la revue — d'ailleurs habilement variée d'attractions et d'un nouveau tour de chant Marie Dubas — il a présenté un splendide et pur spectacle de variétés, cet avril passé. Il serait injuste de ne pas s'en souvenir en cette chronique. Encyclopédie du music-hall, ce programme est de rythme adéquat. Il vaudrait, lui aussi, des commentaires débordants. Et je n'ai qu'espace bien réduit.

Il me faut donc renoncer à vous dire en détail pourquoi Lys Gauty y trouva le plus merveilleux et le plus personnel de ses tours de chant à ce jour. C'est le fait indéniable incontesté. Ses plus sévères dissidents ont prouvé leur bonne foi en s'y ralliant sans la railler. Pour ses dons, pour son zèle incessant envers son art, pour ses recherches constantes et inquiètes à la poursuite de chansons rares, encadrées de chansons plus directement populaires, et même lorsqu'elle trébuchait dans leur difficile interprétation, la surchargeant d'intentions subtiles et compliquées, Lys Gauty méritait d'obtenir, enfin, le succès unanime. Il lui est acquis. Ce sera une date dans sa carrière.

Je crois que ce programme A. B. C. sera aussi une date dans la carrière de Pierre Dac, qui n'a jamais, lui non plus, rencontré pareil unanime assentiment à sa satire des choses et de l'actualité par la blague à froid qu'est la loufoquerie. Satire des choses, imprévue et frappante, et non des gens, ce que, pour l'amour du genre humain, je préfère à la hargne de certains chansonniers misanthropes de tous leurs prochains et tellement moins d'eux-mêmes! Pierre Dac, lui aussi, a beaucoup et patiemment travaillé, et non parfois sans erreur, ni faux-pas, ce qui est logique et nécessité de tout métier et de tout art, pour en arriver à sa maîtrise de virtuosité, à cette autorité loufoque où il est un tyran bienveillant et bienfaisant.

Ce même programme nous a valu la rentrée à Paris des Calgary, qui y débutèrent autrefois sous le nom des Caligari, ce qui était peut-être meilleure enseigne à leur très originale manière d'accommoder le classicisme du duo des acrobates vagabonds, flegmatiques et maladroits. Ils ont, en effet, l'excentricité hallucinante plus qu'aucun duo analogue, lunatiques et ironiques, poètes de leur spécialité. Ils prouvent qu'il peut toujours y avoir du nouveau dans les traditions du burlesque de music-hall.

Et il nous a valu les débuts au music-hall des « Comédiens de Bois », Jacques Chesnais, animateur. Ce sont des marionnettes et les tisserands de leur féerie aussi vieille que le monde et aussi jeune que lui à chaque printemps, restent invisibles comme il sied à la tradition. Ils ne sont point tant de bois que cela, puisqu'ils sont flexibles, articulés, manœuvrés avec le souci de les rendre vivants, selon une vie autre que la simple reproduction mécanique du comédien en chair et en os. Et c'est en cela que Jacques Chesnais et ses compagnons innoveront surtout, selon l'esprit, tout en restant dans la tradition de nos amis, de leurs maîtres et amis, les Walton's. Alors que les réalisations d'un Podreca, si perfectionnées soient-elles, demeurent des maquettes théâtrales, purement théâtrales...

Programme trop abondant pour que je puisse insister davantage. Hélas! il y aurait tant à dire, non moins, sur les athlètes contorsionnistes féminines Marion et Irma, exceptionnelles, sur la danseuse américaine acrobatique, d'effarante dislocation gracieuse, Marion Daniels, dont le réel talent gymnique doit effacer toute légende extérieure à sa profession, sur le tour de chant primesautier et persuasif de Jane Slick, joyeuse commère de Paris, qui égale sans doute les plus grandes vedettes fantaisistes comiques de maintenant, sur l'orchestre Manolo Bell aux sonorités voluptueusement nostalgiques, sur Jean Tranchant, qui est si vrai poète de chansons enclines à ne pas ressembler à celles des autres et qui a sa manière, non moins personnelle, de nous en offrir une interprétation qui n'est pas toujours celle de ses interprètes, sur Georges de La Fouchardière, qui, lui aussi, s'est interprété lui-même, dans un sketch, et selon son naturel d'ironie, laquelle appelle à elle plutôt que de s'imposer aux autres, sinon à la réflexion, ce qui est, une fois de plus, profitable leçon d'humaine tolérance réciproque : paix sur la terre aux hommes de bonne volonté spirituelle! On ne saurait, en ces temps, trop le répéter!

Et ailleurs.

D'abord, il me faut remettre au mois prochain l'admirable spectacle de Tabarin, nouveau chef-d'œuvre Sandrini, qui est bien la plus belle, la plus noble, la plus neuve féerie du music-hall qui soit.

Mais, dès aujourd'hui, je veux signaler que les Folies 39 sont devenues Folie 39 en modifiant leur formule initiale, laquelle eut, à mon gré, mérité un meilleur sort que celui qui fit justice d'un médiocre programme. Les diverses tentatives de music-hall permanent à Paris ont, jusqu'à présent, échoué, plus sans doute par la faute de leurs animateurs que par celle de la formule en soi, qui ne réussit pas si mal au cinéma, et qui est une transposition de l'entresort forain. Un jour viendra, peut-être. En attendant, voici une gentille revue à Folie 39, une revue de bonne compagnie et de remarquable distribution. Toute la ville chante, et c'est Loulou Hegoburu qui fait chanter toute cette revue avec une délicieuse autorité, entourée de charmantes jeunes personnes, de jeunes premiers souriants et de trois grands caricaturistes de leurs personnages : Edmond Roze, Gabaroché, Madeleine Suffel.

Cependant, La Revue de Bobino continue sa carrière du fou-rire. Laissera-t-elle la place, vers la mi-mai, à la reprise des spectacles de « variétés » que les amateurs de music-hall espèrent? A l'Européen, où, évidemment, cette revue ira faire un tour, fidélité absolue à la cadence des programmes hebdomadaires, ce qui ravit lesdits amateurs. De même qu'au Petit-Casino, où l'activité est toujours égale à elle-même, où tant de d'autres s'entrelient, où l'on peut revoir aussi les maîtres numéros font l'épreuve du public, si nécessaire en un temps où le beuglant de quartier est converti en cinéma, où tant du caf' conc' d'hier qui ne sont point à dédaigner, au contraire, s'ils n'ont pas eu la chance de passer dans le clan des grandes vedettes d'aujourd'hui!

Grande vedette d'aujourd'hui, certes, Tino Rossi, en tour de chant solitaire et exceptionnel à l'Olympia, qui n'est plus, temple de cinéma, l'Olympia d'avant-hier, où il eût vraisemblablement débuté, obscur, s'il avait été d'une génération antérieure. Mais ne le reverrons-nous pas au vrai music-hall, faire une vraie rentrée?

F O L I E 3 9

Boulevard des ITALIENS — 30, rue de Gramont — Ric. 95-82

LA REVUE "TOUTE LA VILLE CHANTE"

AVEC

LOULOU HEGOBURU — GABAROCHE — MADELEINE SUFFEL
EDMOND ROZE avec JACQUES TAYADE

Tous les jours, Matinée à 15 h. - Soirée à 21 h.

DUKE ELLINGTON

par Pierre-Jean LASPEYRES.

QUELLE ravissante chose que le Théâtre du Palais de Chaillot! La majesté des corridors, la solennité des escaliers, une scène faite pour Œdipe, Phèdre ou Tristan, un éclairage vivant et invisible, une sonorité radieuse qui exalte le cornet et réduit le trombone, une simplicité de lignes qui évoque l'harmonie des traits d'un beau visage.

C'est là que Duke Ellington vint donner deux concerts devant une salle emplies d'un public passionné. Un public de jeunesse et d'enthousiasme, prêt à tout admettre, admettant, dépassant le musicien, le transportant, l'élevant sur le pavois de son amour, bousculant la mesure, soufflant lui-même, eût-on dit, dans les cors, brandissant des archets, crevant les peausseries de la timbale et, des bois, allumant, en débris, un extraordinaire feu de joie.

C'est le propre de Duke Ellington de séduire et d'être séduit. Car cet homme qui mène les foules-enfants comme le joueur de flûte de Harlem, se laisse accaparer, arracher, blesser, essouffler, briser par l'élan même qu'il suscite. Il est comme un dieu prisonnier de sa statue, mieux enchaîné par son bronze, mieux pétrifié dans son marbre, mieux alourdi par le poids intenable et insaisissable de l'aromate. La route qu'il suit, c'est celle même qui mène à la grotte d'ombre et de silence qu'ont préparée les échevins infidèles à leur parole. Les enfants le suivent.

— Est-ce le chemin de la perdition?...

— Est-ce le chemin de l'ennui? ou du doute? ou de l'angoisse? ou de la luxure?

Il les mènent. Par l'artifice d'une danse mortelle, tous, lui en tête, entrent dans le flanc de la montagne. Après quoi, elle se referme et les digère.

**

Duke Ellington est le chimiste de l'inspiration. Son travail est celui du laboratoire. Jamais homme n'a mieux cherché et découvert. Il mêle ses philtres; il joint le benjoin au musc et, brusque, en oïnt, à grands soins, le bugle et hurle, et s'étend, se répand, se défend, et mène la chaîne, sereine, de l'instrument. Son art, il en jongle; son inspiration, il la dose, son rythme, il le poudroie, en prend trois pincées, les jette sur la guitare, le reste de ce vent, le reste, il en fait l'âme de tout, une âme de vent, une âme de nuée.

On a dit du « hot » qu'il était « inspiré », que le musicien, alors, se transporte au long du sinus de son exaltation, en pourvoit le moindre havre, le moindre cap, s'abaisse et s'élève, suivant la température, la densité de sa foi et la concordance, la résonance où il se trouve avec son instrument. Ce n'est point exactement ce que fait Duke Ellington: la composition classique consiste à imaginer suivant un plan; plan qui porte à la fois sur le rythme psychologique et sur le mathématique. Ce plan est à la fois guide et cadre. Il tient compte des recherches antérieures, des règles bien établies, de tout ce passé, de toutes ces traditions constitutionnelles. Duke Ellington part d'un autre point de vue: il prend l'instrument et le livre à l'homme, admettant une fois pour toutes qu'il y a pleine liberté et que l'on va voir ce qui va en sortir.

Ainsi, dès l'abord, il apparaît que la composition traditionnelle considère la musique comme une *matière*, de composition connue, jouissant de pesanteur, de volume, de traits physiques; soumise à une physique à peine dis-

semblable de celle qu'examinent l'optique, l'acoustique ou la géométrie. La composition « hot », sous un masque sensuel, cache au contraire un extraordinaire dépouillement. Son pouvoir évocateur n'est qu'accidentel et, mieux, spectaculaire volontairement. Sa structure intime relève de l'intellectuel pur, de l'idée pure. Cela s'explique aisément si l'on veut bien admettre l'origine religieuse du « hot », à la fois magique et chrétienne, truchement naturel de l'homme primitif qui cherche à parler, à envoûter par des sons la divinité. Cette divinité peut aussi bien être organisée et avoir un culte qu'être purement subjective et personnelle.

**

Qu'il le veuille ou non, c'est là le secret de Duke Ellington, comme celui de chacun de ses musiciens, comme celui des grands « hot », Louis Armstrong en tête.

Son art est tout simple, extrêmement riche par le nombre des impressions et des recherches dont il a tenté l'essai. Il se ramène automatiquement à la plus libre interprétation: il a trouvé des sonorités, des timbres, des alliances et surtout des mouvements mélodiques en quoi il est insurclassable. De là à parler, comme le font des admirateurs exaspérés, à « Duke-Ellington-Première-Deuxième-Ou-Troisième-Manière » il y a un abîme. Il a forgé un outil remarquable; il a fait œuvre admirable d'artisan: il viendra un jour quelqu'un qui jettera la flamme du génie sur ces éléments qu'il a assemblés.

**

Le morceau le plus merveilleux de son répertoire nous a paru être « Clarinet Cament »: il s'y trouve une audace sensible, un charme indicible. Et, en même temps, une sorte de désolation, d'harmonie brûlée, qui atteint à la limite de l'expression.

« Time Rag » évoque les « saloons » à l'époque de Bowery et de « Frisco », où de belles mignonnes en bas noirs et aux cuisses blanches accueillaient de satanés buveurs de rhum. « Trumpet in Spades », c'est à la fois la fête foraine et le lâcher de montgolfière, où se déroulent parallèlement les flons-flons, les banderolles, les bannières, et la jovialité tendre d'un orphéon. « Sophisticated Lady » est très dans le style de Cole Porter. A quoi on répondra que c'est Cole Porter qui est dans le style de Duke Ellington. « Black and Tan Fantasy » est l'amusant dialogue de la trompette et du trombone qui « parle » avec une voix qu'on dirait humaine. Il n'y a aucun grand art ici: une simple attraction. « Pyramid » se ressent d'une insinuation, sans doute involontaire, du « Boléro » de Ravel. Ou bien est-ce Ravel qui a fait pour le « Boléro » du Duke Ellington: les passionnés l'affirment! « Harmony in Harlem » est du parfait Paul Whiteman: ou bien Paul Whiteman...

**

Si Duke Ellington a certainement fait au jazz l'un des principaux apports de son histoire, on ne peut dire qu'il y est tout. Cet inventeur surprenant fait penser à Prométhée: il a modelé son argile, une argile faite à l'image de Zeus. L'audace lui a manqué, ou sa nature, ou d'autres soucis, pour ravir le feu, cette flamme qui est toute musique, tout ciel et toute perdition.

LA MUSIQUE

MM. A. et M. Dandelot qui viennent d'organiser au Palais de Chaillot les deux Concerts de *Duke Ellington*, puis à la Salle Pleyel, les deux récitals de *Yehudi Menuhin*, devant des salles trop petites pour contenir les admirateurs du célèbre violoniste, annoncent, pour le début du mois, la fin de l'Audition Intégrale des Quatuors de Beethoven par le *Quatuor de Budapest* à la Salle Gaveau, les 2 et 5 mai, puis deux récitals du grand organiste *Joseph Bonnet* à l'Eglise Saint-Eustache, les 12 et 19 mai, en soirée, à 21 heures; le 16 mai, à la grande Salle Pleyel, la *Schola du Cours Saint-Louis* et l'*Alanda des Scouts de France*; le 17 mai, également chez Pleyel, le récital *A. Borchard*; le 23 mai, chez Gaveau, *Mme Durand-Texte* et *Pierre Fournier*; une série de concerts donnés au Théâtre de l'Empire avec la rentrée de *Victor Gille*, *Ellen Dosa*, *André Burdino*, etc...; en juin, le récital de *Robert Casadesu*, à la Salle Gaveau, le lundi 5; le 12 juin, chez Gaveau, la soirée de musique ancienne par le groupement *Ars Rediviva*; le 13 juin, à la même salle, le récital de *Trouard*; puis une série de récitals ou concerts donnés par *Mlle Marie Valois*, *Bella Reine*, *Arroyo*, *Delicia Ruiz*, *Mme de Bréza*, *Mlle Delforge*, *Denise Soriano*, *Bernice Higgins*, *Jean Wiener*, *Reine Flachot*, etc... MM. A. et M. Dandelot partiront ensuite à *Lisieux* et à *Strasbourg* pour y organiser les représentations du *Vray Mystère de la Passion*, avec la mise en scène de *Pierre Aldebert*, et auront ensuite à parcourir la France pour une tournée de 25 représentations des *Ballets Fantastiques de la Loïe Fuller*.

Tous nos lecteurs peuvent avoir des renseignements précis sur ces séances en s'adressant chez MM. A. et M. Dandelot, 83, rue d'Amsterdam, à Paris-VIII^e, Téléphone : TRI 31-94.

PASSEZ L'HIVER A

CANNES CASINO MUNICIPAL

Tous les spectacles à grandes vedettes
MUSIC-HALL

Tous les jours l'après-midi et le soir

AU THÉÂTRE

MARCEL DE VALMALÈTE, directeur artistique
COMÉDIES -- BALLETS -- OPÉRAS -- OPÉRAS-COMIQUES

Concerts classiques, tous les vendredis

PHILIPPE GAUBERT - J.-E. SZYFER - MANUEL INFANTE
PAUL PARAY - LOUIS FOURESTIER - ALBERT WOLFF

Restaurant des Ambassadeurs

MAURICE WINNICK AND HIS ORCHESTRA
ORCHESTRE TZIGANE DE VLASTI KRIKAVA

Chez Brummell Night Club

FÊTES DE PLEIN AIR

TOUS LES SPORTS

Tennis — Polo — Régates — Courses

FRANÇOIS ANDRÉ, directeur général

VARIÉTÉS

○ La tournée qu'effectue actuellement Radio-Cité dans la périphérie remporte un éclatant succès. Le jeune et spirituel directeur artistique, M. Canetti, possède l'art de découvrir les jeunes talents et de les présenter avec un rare souci de la perfection. Le splendide comédien et chanteur Julien, le précieux animateur J.-J. Vital, la gracieuse Yvonne Galli et l'orchestre dynamique de Michel Emer président aux destinées de cette troupe diverse en genres, égale en qualité.

○ Robert Desarthis prépare une nouvelle version de « Blanche-Neige » à grand spectacle. L'exécution de somptueux décors vient d'être confiée à Barna de Toth. Ce gala, monté à l'occasion de l'Exposition de la Marionnette au Musée Galliera, comporte une importante partie chorégraphique. Il sera donné prochainement au Théâtre du Jardin du Luxembourg.

○ Armand Salacrou, qui vient de terminer une pièce que nous verrons la saison prochaine à Paris, écrit avec Darius Milhaud et Robert Desnos un opéra-bouffe pour le cabaret-théâtre d'Agnès Capri.

○ Concours de chansons de l'Association Léopold-Bellan.

Ce concours comprend 4 sections pour lesquelles sont attribués des prix en espèces de 500 francs, 300 francs, 250 francs, 150 francs, des plaquettes et diplômes. Les chansons ayant obtenu les premiers prix dans chacune de ces quatre sections sont ensuite comparées entre elles et une somme de 500 francs peut être attribuée supplémentaires à l'œuvre choisie.

Ce concours sera clos : pour les paroles : le 15 juin 1939; pour la musique : le 31 octobre 1939.

Demander le règlement du concours de chansons à l'Association Léopold-Bellan, 64, rue du Rocher, Paris (8^e), en ayant soin de joindre un timbre de 0 fr. 90 pour la réponse.

○ A Folie 39, Gabaroché vient d'introduire son tour de chant dans la revue « Toute la ville chante ».

○ Les acrobates Silvas se font applaudir ce mois-ci au Piccadilly de Londres.

○ Au cours de sa tournée en Amérique du Sud, Joséphine Baker s'est vu décerner une médaille d'or par la municipalité de Buenos-Ayres. Ce qui met à neuf le nombre de ses décorations étrangères.

○ Le jongleur Paul Berny remporte actuellement de nombreux succès en Angleterre.

○ Le fil-de-ferriste aérien Rover et Chrysis de La Grange (que nous venons d'applaudir au Rex) participeront au gala du cinquantenaire de la Tour Eiffel.

NOS ENQUÊTES

MICRO?... PAS MICRO?...

L'enquête que nous avons ouverte dans notre précédent numéro a été aimablement reproduite par la plupart de nos confrères de la presse quotidienne. Nous avons reçu un si grand nombre de réponses qu'il nous est impossible, vu l'abondance des matières, d'en commencer ce mois-ci la publication.

Rappelons le sujet de cette enquête :

« La mode du micro utilisé comme accessoire ou instrument scénique tendant depuis quelques mois à se généraliser, nous prions nos lecteurs (professionnels ou spectateurs) de prendre part à l'enquête dont nous donnerons les premiers résultats dans notre prochain numéro. Les réponses devront être nettement définies : pour ou contre, l'emploi du microphone sur une scène de music-hall dotée d'une sonorité normale et donner en quelques lignes les raisons de l'opinion adoptée. »

Toutes les réponses devront être adressées à notre collaborateur Yves-Bonnat (33, rue du Champ-de-Mars, Paris-7^e). Les réponses anonymes seront considérées comme nulles.

LA RADIO

par René GERLY

PENDANT les heures difficiles que nous traversons, la radio n'est pas seulement un élément de distractions, c'est aussi une source d'informations et ne se passent pas de jours que nous ne soyons avidement penchés sur notre appareil pour écouter les voix autorisées du monde entier. Tantôt nous entendons des discours énergiques mais apaisants, prononcés avec chaleur, persuasion et sincérité; mais parfois des cris perçants viennent troubler l'atmosphère et l'on se rend compte qu'il y a de par le monde une multitude d'êtres humains dont la musique n'a pas adouci les mœurs.

Cette multitude n'a pas le droit d'écouter les émissions apaisantes. Quel dommage et combien cela faciliterait l'entente entre les peuples car la Radio est vraiment un admirable trait d'union.

N'est-il pas agréable pour nous d'écouter les parfaites émissions musicales de nos amis d'Outre-Manche qui eux, par contre, doivent trouver que les stations privées françaises ont fait vœu de médiocrité alors que les stations d'Etat abusent un peu de la radio scolaire et des conférences.

Soyons juste et ne généralisons pas, car parfois on nous offre des mets de choix. C'est rare et d'autant plus appréciable. Le pot au feu, tous les jours, on s'en lasse, le poulet trop souvent est indigeste!

Le pot-au-feu! n'en parlons pas, c'est à la portée de tout le monde, mais le poulet, il y a différentes façons de l'accommoder, et je crois que les maîtres-queux les plus compétents se nomment Georges Colin, Paul Castan, L.-R. Dauven, Léon Ruth, Henri Fabert, Inghelbrecht, Louis Merlin et quelques autres dont les plats ne sont pas moins succulents.

**

Dans le courant du mois, nous eûmes le plaisir d'écouter quelques réalisations de L.-R. Dauven, un spécialiste qui est passé maître dans les « évocations » qu'il réussit parfaitement. J'ai particulièrement apprécié son évocation du Moulin de la Galette avec une scène amusante sur le Moulin de la grande époque. En fermant les yeux, je revis défiler toutes les célébrités de l'époque : Toulouse-Lautrec, Jean Lorrain qui applaudissaient les chansons célèbres d'alors, et le fameux

« Quadrille », avec la Goulue! Intéressante également la dernière émission d'une série faite avec Roger Devigne, directeur du Musée de la Parole : Le « Français sur la Mappemonde », cette confrontation de dis-

ques indigènes et « exotiques » du vieux café fut des plus réussies.

L.-R. Dauven a aussi donné, en collaboration avec Jean Dauven, de grandes réalisations évoquant « la petite histoire des spectacles de Paris » qui furent jouées par la troupe de Georges Colin : ils évoquèrent avec précision, notamment le Chat Noir et le Théâtre des Variétés.

Et ceci m'amène à vous parler des émissions que Georges Colin réalisa ces derniers temps dans les différentes Stations d'Etat.

Georges Colin, un des premiers, se consacra à la mise en ondes. Il a dépassé je crois la 1.000^e et il a parfaitement compris le parti que l'on pouvait tirer de la Radio dans le domaine théâtral. Il sait qu'il ne faut pas abuser du décor sonore et qu'il faut au contraire faire ressortir au maximum le texte. Le dosage du bruitage est un art et rares sont ceux qui savent le pratiquer.

Je voudrais associer à Georges Colin la troupe dont il est le chef et qui sait aussi être toujours à la hauteur de sa tâche. Je ne voudrais pas faire de personnalité, mais cependant qu'on me permette de nommer Hélène Tossy, comédienne accomplie, qui porte admirablement le costume, ce qui lui permet d'incarner avec majesté les personnages historiques des « Images de France » dont je vous ai déjà dit quelques mots à propos des séances de télévision, et puis Henry Vermeil qui pour la Radio a abandonné, momentanément, la carrière d'auteur dramatique qui lui valut cependant quelques succès, et puis, il y a Jean Toulout, artiste remarquable qui a fait don à la Radio de tous ses dons, et puis Gaston Séverin... et puis... mais ils sont trop... et puis, en sommes ils sont tous parfaits! Je citerai, pêle-mêle aussi les pièces que j'ai pu écouter. D'abord « Le Dieu Vivant », de Cita et Suzanne Malard, œuvre admirable dont toute la critique a loué la création, le Don Quichotte de Divoire qui a été une des belles soirées de Radio-Paris avec aussi « La Mort du Silence », de mon excellent camarade Carlos Larronde, dont l'âme poétique se dévoile à chaque instant, et enfin de Pierre Descaves cette œuvre pleine d'intérêt dont le titre est « 2 m. 70 ».

La Vedette du mois



Alex MARODON

Un beau matin débarquait à la gare de Lyon un grand jeune homme, élégant, à l'allure décidée, nanti de sa licence de droit, venant d'Alger, très résolu à se lancer dans la carrière théâtrale : c'était Alex Marodon.

C'est Louis Masson, alors directeur du Trianon Lyrique, qui le premier le fit monter sur les planches. Quelques jours après, Marodon faussa compagnie à son directeur, renonçant au classicisme, optant nettement pour le moderne puisqu'on le vit créer « 19 ans », cette opérette charmante de Jean et Pascal Bastia alors qu'ensuite il entra aux Folies-Bergère.

Mais notre jeune homme n'était pas encore satisfait, il se sentait trop de personnalité pour rester ainsi au milieu d'une foule de boys ou de girls, il lui fallait la scène pour lui seul! Eh! oui, les Algérois n'ont peur de rien! Il avait raison puisque le tour de chant lui a si bien réussi qu'il en est maintenant une des vedettes soit au music-hall ou à la radio, où il a conquis une place enviable car ne se passent pas de jours que l'on n'entende sa voix chaude, bien timbrée, à l'articulation nette et précise, et nombreux, je le sais, sont ses admirateurs.

“PARIS qui CHANTE”

DIRECTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ

2, Rue Goethe, Paris XVI^e

Téléphone : Passy 28-45

ABONNEMENTS

FRANCE ET COLONIES

UN AN..... 54 francs

ETRANGER

UN AN..... 80 francs

A. B. C.

11, Boul. Poissonnière - Central 19-43

LA REVUE DÉCHAINÉE

de Pierre VARENNE, Pierre BÉNARD et René BUZELIN

AVEC

MARIE DUBAS

et DUVALLÈS

VIVIANE GOSSÈT

CARPENTIER-ROGERS

une troupe déchainée

3 attractions sensationnelles

DÉCHAINED

les rires et l'enthousiasme!

Tous les jours matinée

CHEZ

Agnès Capri

5, Rue Molière

Rich. 92-97

NOUVEAU SPECTACLE

UN TRIOMPHE

DEUX SÉANCES

22 h. 15 à 23 h. 45 — 24 h. à 2 h.

AGNÈS CAPRI a enregistré ses
derniers succès
SUR DISQUES

LE CHANT DU MONDE

ET SIGNERA SES DISQUES
LE SAMEDI 16 MAI de 16 à 18 heuresAU CHANT DU MONDE
137, Boulevard Saint-Germain

LES DISQUES

par Robert DESNOS

AGNÈS CAPRI que les lecteurs de *Paris qui Chante* connaissent bien, nous arrive enfin, telle qu'en elle-même le disque la change. La singulière carrière d'Agnès Capri l'a entraînée en des lieux divers. Pour tout dire, elle a vécu avant de chanter, et cette circonstance confère à son talent un accent d'humanité qui, j'en suis sûr, ira en prenant de l'importance. Je sais combien la « littérature » est tentante pour une artiste de sa formation, mais il faut la louer d'y résister.

Louons aussi le *Chant du Monde* de nous offrir en deux disques chantés par elle « Nous voulons une petite sœur » « Je te veux » ; « Complainte d'une méchante », « Laisse parler Jacob ».

« Nous voulons une petite sœur » est une charmante chanson dont Jaboune a écrit les paroles, et Poulenc la musique. Capri est à l'aise pour la chanter et cela vaut plus qu'une indication... Si Capri le veut, elle peut agrandir son domaine, s'adresser non à une élite, mais à tous, être une chanteuse d'époque. Ce disque le prouve.

« Je te veux » fait partie de ce que je nommerai le carnet rétrospectif. C'est une valse 1900 écrite avec quel talent, et non sans humour, on le pense bien, par Erik Satie. J'ai déjà dit comment Yvonne George reprit cette chanson après la guerre, et combien elle s'y montrait émouvante. J'ai regretté maintes fois de ne plus voir ce disque figurer au catalogue. Le disque de Capri n'aurait pas à craindre la comparaison. Non qu'elle y soit mieux... elle y est différente. Yvonne George, mûrie par la guerre, était une autre femme que Capri, mûrie par la crise.

Temps et tempéraments différents : la comparaison serait instructive.

« Complainte d'une méchante », air recueilli par Bourgault Ducoudray, paroles adaptées par François Coppée, est moins du folklore que de l'utilisation du folklore. Un ethnographe, un folklorisant pourrait trouver motif à nombreuses critiques. Mais il n'y a pas que folklore et ethnographie. Il y a aussi la vie et la liberté et le droit d'utiliser les matériaux anciens à des usages modernes. « Laisse parler Jacob » est une chanson de Capri elle-même dont Goër a écrit la musique. Là, Capri se montre telle qu'elle est : douée, passionnée de poésie, indifférente aux succès faciles. Chanson et interprétation sont également remarquables.

Ces deux disques ne sont qu'une préface. Nous espérons bien que d'autres nous apporteront la voix de Capri, en utilisant, cette fois, l'orchestre et les possibilités que donne l'enregistrement. Un disque n'est pas une photographie sonore. Il faut utiliser les possibilités techniques... toutes les possibilités techniques... que Capri, chanteuse de music-hall et de cabaret le veuille, et elle sera aussi une grande chanteuse phonographique.

Chez Odéon, donnez-vous la peine d'écouter Colette Betty dans la « Complainte du Petit Chinois » et « C'est des Joyeux ». Voilà encore un disque émouvant et parfaitement gravé que vous devez posséder.

Chez Polydore, entre beaucoup de disques, je vous signale « Little Jitterbug » et « Pross Tchaï », par les Andrews Sisters. C'est un beau, un très beau disque qui ajoute à la gloire de ces parfaits interprètes.

Columbia, Voix de son Maître et Pathé ont publié, en avril, d'étourdissants suppléments. Je ne puis vous parler de tout... vous devez les consulter. Je vous signale en hâte :

Chez Columbia : « Annie-Anna » et « Biguine a Bango », par Charles Trenet. Disque parfait. Préludes de Debussy, par Walter Gieseking : un enregistrement important, une véritable édition de cette œuvre musicale célèbre, et enfin un magistral enregistrement de « La Bataille de Marignan », de Clément Jannequin, par les Chanteurs de Lyon. Un disque étonnant.

L'OPÉRETTE AUX CONCERTS CLASSIQUES

par Charles MARTINELLI
Président de l'Union des Artistes

DEPUIS Jacques Offenbach, l'Opérette avait conquis un droit de cité que nul n'osait lui contester.

Souple et légère, elle lançait ses spirituels couplets dans les théâtres dits d'à-côté.

Avec une émotion à peine dissimulée, elle épousait chaque soir le baryton... après des péripéties qui l'éloignaient de lui et la rapprochaient toujours pour le couplet final.

Elle était sage et vivait généralement en famille. Après le spectacle, elle regagnait le domicile de ses parents.

Bravement elle arpentait les rues de Paris, mais faisait un léger détour qui l'obligeait à passer d'abord devant la salle Favart, puis devant le monument Garnier.

Elle s'arrêtait quelques instants, pour regarder les toilettes de soirée qui en sortaient.

— Ce n'est pas le même public qu'à Cluny, songeait-elle — puis, murmurant après avoir jeté un petit oeil d'envie « C'est égal, jamais je n'oserais entrer là-dedans. J'aurais l'air d'une parente pauvre! »

Son petit cerveau était rêveur, tout comme celui du collégien devant un bureau de tabac qu'il n'ose franchir.

Un dimanche, comme elle revenait de chanter en matinée et en soirée, sa concierge lui tendit la main à travers la porte : « Mam'zelle Clairette, il y a un pneu pour vous, depuis c'tantôt. »

Elle fut tout étonnée, et un peu émue quand, après l'avoir ouvert, elle lut qu'elle était invitée à se rendre rue Favart.

Elle se pomponna, se para de ses plus beaux atours, se fit belle, et toute guillerette, avec son plus gracieux sourire, elle passa devant le concierge et, le plus naturellement du monde lança « On m'attend ». »

Certes, on l'attendait, et à bras ouverts, même.

Toutefois, elle s'y trouva un peu dépay-sée. Elle n'y rencontra nulle amie.

Pourquoi avait-elle été seule à être conviée

Et Véronique? On lui répondit que sa présence était impossible, parce qu'elle était toujours flanquée du bon Coquenard, un peu trivial en ses propos — et puis ses malheurs conjugaux s'étaient par trop pour un théâtre où l'on ébauchait les fiançailles.

Et Stella? On y avait pensé, mais on reculait toujours devant les parents gênants et déplacés... le père, un teinturier, la mère une blanchisseuse...

Et Germaine? Elle était bien née, elle! Ne l'appelaient-on pas Germaine des Cloches? Sans doute, mais Serpolette avait été trouvée dans un champ de serpolet... une enfant trouvée à l'Opéra-Comique.

Bref, toutes ses camarades avaient une tare.

Et elle, n'en avait-elle pas une? Sa mère? cette diablesse de Mère Angot. Certes, mais elle avait sut capter la confiance et conquérir tout son monde... Brave Mme Angot; elle fit si bien qu'elle n'hésita pas à accompagner sa fille et à habiter à l'Opéra-Comique pendant de longues années.

Comme la vie était agréable! Le matin, Clairette s'éveillait un refrain aux lèvres, et ouvrait sa fenêtre, tandis qu'à chaque étage la vie se manifestait assez bruyamment. Au premier, une courtisane très connue dans le monde de la Finance, Manon, au deuxième, la cigarière Carmen, à l'œil noir. Au troisième, une petite ouvrière, Louise, célébrait à pleine voix l'amour, la fortune, la joie de vivre.

Aux étages supérieurs se levait très tard une certaine Lakmé, petite danseuse indoue et une nommée Mélisande qui mettait une heure à se peigner. Et, sous le toit, dans une chambrette à la fenêtre en crémaillère un jeune trottin qui répondait au nom de Mimi, toussait à fendre l'âme, tandis que sur le palier de Clairette une jeune orpheline, Charlotte, distribuait des tartines à ses frères et sœurs devenus ses enfants du fait de la mort de sa mère.

Clairette gardait sa gaieté et son humeur égale, mais à peine se saluait-on quand on se croisait dans l'escalier. On ne se parlait pas.

Alors, lasse et dépitée, Clairette donna congé à la salle Favart et loua un petit appartement, non loin des Halles où travaillait sa mère, à la Gaité-Lyrique.

Un jour qu'elle passait insouciant devant l'Elysée Palace, elle croisa Albert Wolf, le chef d'orchestre.

— On ne te voit plus, Clairette! Tu ne veux plus chanter à l'Opéra-Comique.

— Pas si bête. J'y suis allée, j'en suis partie. On ne s'amuse pas chez vous. Ça n'est comique que de nom...

— Mais viens un dimanche aux Concerts Padeloup.

— Sans blague? vous m'invitez!

— Quand tu voudras. Tu verras l'accueil qui te seras réservé.

— L'opez-là. C'est entendu.

Et voilà déjà deux ans que l'opérette est entrée aux Concerts Padeloup. Elle a agi en maîtresse qui se sent aimée. Elle a occupé tout le programme.

C'est qu'elle a conquis spontanément tous les habitués de grande musique!

Ce fut un enchantement.

Cependant, on s'en montra surpris.

Les Pontifes s'en étonnaient. Quelle audace! L'opérette aux Concerts classiques!!

Brahms et Schubert n'en revenaient pas.

Berlioz songeait : « C'est un peu... fantastique ».

César Franck souriait paternellement dans sa barbe grisonnante : « La voilà bien la Rédemption, murmurait-il. Il est vrai que j'ai bien marié les Roses! »

Debussy devisait avec Ravel : « Mon cher, quelle est cette demoiselle élue tout nouvellement? » Et Ravel de répliquer : « On m'a dit que la Valse était son péché mignon. »

Saint-Saëns, toujours bougon et zézayant, s'avança vers eux : « Patience, vous ne serez pas long à écrire une pavane pour cette infante qui ne tardera pas à être défunte. »

Mais les héroïnes ne plaisaient pas.

Isolde regagnait sa loge, très digne, en maugréant : « Elle va me faire mourir, moi, Isolde. »

Elsa s'enfermait à double tour pour ne pas avoir la tentation d'en sortir : « Si Padeloup voyait ce spectacle, disait-elle, il n'en croirait pas ses yeux! Pour moi, c'est simple, je rêve! »

Les hommes étaient plus dédaigneux.

Faust déclarait à qui voulait l'entendre : « C'est plus qu'une profanation, c'est une damnation. »

Et Werther disait au costumier : « Mon cher, je ne sais si je veille ou si je rêve encore. »

Bref, la maison était en émoi. On escomptait un insuccès, et la mise à la porte de l'intruse et pour toujours.

Mais l'opérette n'eut qu'à se présenter avec son fiancé pour gagner tous les cœurs et se faire acclamer.

Elle arriva simplette en son costume de fête, un gracieux sourire illuminait son visage, des yeux rieurs éclairaient sa physionomie, et elle semblait si frêle, si jolie, si bien chantante, que le public lui fit une ovation. Elle avait le droit de cité.

On lui demanda son nom, ou mieux, son prénom. Elle en avait dix, vingt, cent. Elle fut Clairette, Michu, Véronique, Moineau, Ciboulette, que sais-je. Elle fut tout ce qu'on lui demanda, plutôt deux fois qu'une, tant on l'aimait entendre.

Mais, de son vrai nom, elle s'appelait Edmée Favart, et cela disait tout. Elle n'était pas seule, son Florestan, son Ange Pitou, était élégant, bien pris et bien chantant. C'était Roger Bourdin. A eux deux, on aurait juré deux rossignols se faisant la cour... Si bien que tard, très tard, ils rentrèrent chacun chez eux, et le public leur criait « A l'année prochaine!!!! »

C'est ce qu'ils firent cette année. Espérons pour l'an prochain.

Damoiselle Opérette est bien chez elle aux Concerts Classiques.

ACTUALITES

LE THÉÂTRE des QUATRE-SAISONS au Gymnase



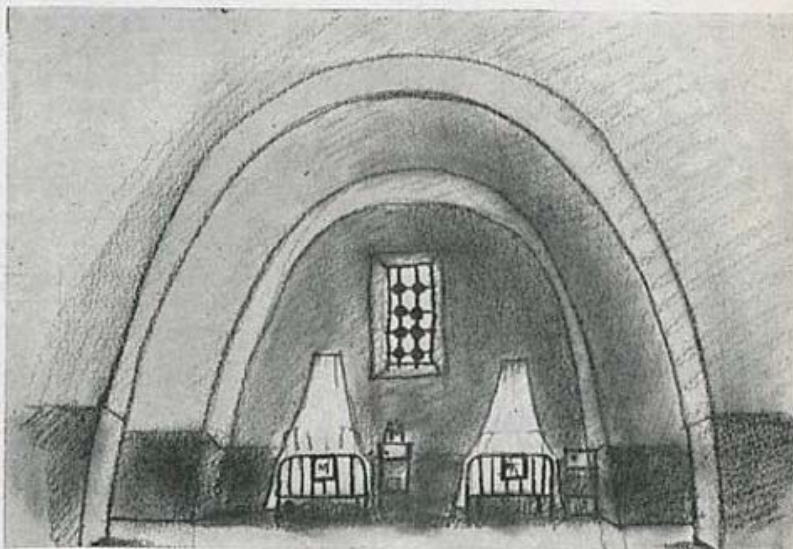
1937. André Barsacq, Jean Dasté et Maurice Jacquemont fondent le théâtre des Quatre Saisons. Voici la troupe répétant à cette époque « Le Médecin volant », de Molière. Elle débute au mois de mai, dans la forêt de Rambouillet, devant un public de cheminots.



Gros succès à l'Exposition de 1937 avec « Le Roi Cerf ». La troupe est engagée à deux reprises pour New-York. Mai 1938 : installation au théâtre du Gymnase, nouveaux succès avec la création de « L'Enterrement » d'Henri Monnier.



LE RIDEAU DE PARIS à Montparnasse



Le Rideau de Paris de Marcel Herrand et Jean Marchat célèbre le dixième anniversaire de sa fondation en montant au théâtre Montparnasse-Gaston Baty : « Isabelle d'Afrique », de Lucienne Favre et Constance Colline. Ci-dessus, en haut, la véritable Isabelle Eberhardt et celle qui la ressuscite à la scène : Michèle Alfa. Au centre, maquette d'un des dix décors de Pierre Sonrel. Ci-dessous : metteur en scène, auteurs et interprètes se reposent, pendant une répétition, dans le décor.





“TOUTE
LA
VILLE
CHANTE”
à Folie
39

Fraîche et pimpante, la revue « Toute la Ville chante » (de Fernand Rouvray et André Hormez. Musiques de Michel Emer, Alec Siniavine et Roger-Roger), poursuit son heureuse carrière à



Folie 39. Voici à gauche la gracieuse Claude Daltys et l'amusant Guy Rouzé dans une scène 1900. A droite le jeune fantaisiste Jacques Tayade dans une imitation de Maurice Chevalier pleine de vérité. Gabaroché affecte un air mélancolique. Loulou Hegoburu et Edmond Roze sont les vedettes de ce spectacle.

CLOTHILDE ET ALEXANDRE SAKHAROFF

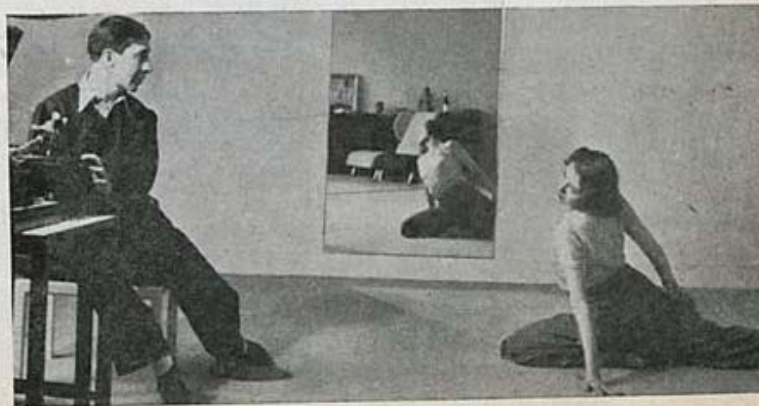


au Palais de Chaillot

De retour d'une tournée triomphale à travers le monde, les célèbres danseurs Clothilde et Alexandre Sakharoff donneront le 19 mai un grand récital au Théâtre National du Palais de Chaillot.

On voit ici Clothilde Sakharoff dans « Prélude à l'après-midi d'un aune », puis travaillant avec Alexandre à la préparation de leur prochain récital.

Y.-B.



La chanson bachique

par Pierre-Jean LASPEYRES.
Chevalier du Tastevin

I. - LES ORIGINES

La chanson bachique est la seule forme musicale qui soit restée conforme à son origine: l'incantation. Elle groupe toute inspiration: la terre, la fécondation, la germination, la fructification et la mort. Elle dit aussi l'harmonieuse agilité du vin, son orient, sa mobilité, sa saveur; elle y ajoute le choix des essences qui serviront à faire les cuves, les verreries dont on façonnera les flacons, le geste des tonneliers, les hanches et la gorge des vendangeuses. Elle dit l'amour exalté par la vigne; elle l'identifie à ce point que l'un et l'autre transport prennent le même nom qui est « ivresse ». Elle suggère les mêmes charmants visages, les mêmes paysages, qu'elle veut, ici et là, tendres.

Son objet n'est point le vin: mais ce qu'il suscite ou suggère; point la vigne, mais ce qu'elle entreprend et établit. Si bien que la chanson bachique, expression louangée d'un instrument de ravissement, s'adresse moins à la machine elle-même qu'au dieu qui en surgit. Mieux: le vin, en chacun de ceux qui le boivent, éveille un dieu spécial, un dieu favorable et exaltant, le Dionysos universel, fait à l'image déformante de nous-même. Dionysos n'habite point l'Olympe; il se complait dans la diversité des formes et des pensées les plus secrètes; il n'agit que par transsubstantiation: ici toute colère, tout courroux, toute violence; là toute luxure, toute passion, toute splendeur, tous délices.



Le jour où les Grecs imaginèrent la dithyrambe, ils inventèrent à la fois le chant choral, la tragédie et la comédie. Ils se réunissent bientôt, guidés par le préchantre, l'exharche, autour de l'autel de Dionysos, prennent un mètre particulier, le tétramètre trochaïque, et, au milieu de la mélodie mêlent trois sortes de danses: la sikinnis, la tyrbasia et l'emméleia. Ces « jeux-mystères » débutent à Sicyone et sont illustrés pour la première fois à Corinthe entre 628-625 av. J.-C. par le citharède de Lesbos Arion.

Ces fêtes, les grandes Dionysies, prennent bientôt un tel éclat, une telle ampleur, que les concours se scindent en deux manifestations: le théâtre, qui va engendrer Eschyle, Sophocle et Euripide, le chœur où triomphe un musicien d'Argolide, Lasos d'Hermione, favori de la cour des Pisistratides et maître de Simonide, Bacchylide et surtout Pindare.

La chanson bachique grecque — le dithyrambe — est une réaction collective contre l'individualisme romantique des premiers incantateurs. La culture de la vigne, la production du vin, l'ivresse de la liqueur n'est pas un hasard, mais une fortune nationale parfaitement organisée. On supplie Dionysos d'accorder judicieusement la pluie et le serain sur les vignobles, on dit la beauté furieuse des femmes et le courage des guerriers; on ajoute des détails sur les aimables parages de l'univers grec, sur ses vaisseaux qui cinglent sur les mers, sur les étoffes précieuses qui voilent de beaux corps, sur les sources où les jeunes filles viennent se baigner nues et transpirantes. Car les vins d'Argos, de Chio, de Cos, de Crète, d'Halicarnasse, et mieux que les vins, les chants du vin sont érotiques: chez ce peuple admi-

rable qui témoigne d'une telle ardeur dans la recherche de la forme, de la forme belle, l'amour semble être la suprême forme, la suprême perfection. Le vin en crée le mirage; il peuple la musique de charmants fantômes qui sont Electre, Iphigénie, ou Naxicaâ. Ce sont là les filles véritables de Dionysos et de la Terre, de notre mère la Terre d'où tout vient, où tout retourne. Et cette argile est toute mouillée du sang douloureux des vierges athéniennes.



Les Romains ne sont, auprès des Grecs, que de grossiers barbares. Ils boivent aussi: mais n'écoutent point le vin chanter en eux. La chanson bachique pour eux obéit à la syntaxe épigraphique et frivole: elle a perdu tout caractère magique pour n'être plus qu'une manifestation mondaine et licencieuse. Bacchus n'a aucun rapport avec le divin Dionysos: c'est un dieu bourgeois et rural, littéraire et faux. Les vins d'Albe, de Campanie, le Massique, le Cécube, le Palerme surtout inspirent Horace et Virgile. Quelques rares autres; tous plus ou mieux disciples d'Anacréon qui chantait le Samos. Ce qu'ils lui ont pris c'est la forme et non l'âme: éternels imitateurs, éternels plagiaires, ils singent, diminuent, étouffent. Aucun poète latin ne retrouve la veine souveraine: les lambris, les festins, le luxe, la pornographie lamentable de Rome, la férocité de ce petit peuple de conquérants vaniteux ne lui permettent pas de suivre le libre chant de l'attique.

A la chanson bachique, il faut un autre climat: le vin dont elle chante la vertu a pour chacun une gloire personnelle. Car il inspire le chant à lui-même dédié. Car fait de nous-mêmes, part de nous, il partage nos rêves et nos voyages, il habille de douceur le cher passé qui ne reviendra plus, il plante les décors en quoi se meut notre poésie, il abat nos peines, ferme les persiennes, derrière quoi il fait chanter la pluie.

— Mais le visage de la femme que nous aimons, mais ce visage aux yeux bleus, à la bouche rouge, aux mains amicales?

— Celle-là aussi il la fait apparaître, comme le chant du vin dépeignait Eurydice et Cassandre, comme Rutebœuf, Villon et Verlaine vont la chanter, ce cher visage qui n'existe pas.

(A suivre.)

C'est tellement plus facile de prendre



LE BON BILLET DE LA
LOTÉRIE
NATIONALE

N° 68

DEPUIS 1760

CAFÉS RENOMMÉS

18, Avenue de l'Opéra

Téléphone: Opéra 33-33

TOUS LES PRODUITS GASTRONOMIQUES DE QUALITÉ

Corcelleth

CAVES RÉPUTÉES

116, Avenue Victor-Hugo

Téléphone: Passy 64-10

Le Doux Caboulot

Poésie de
Francis
& Curcio
Musique de
Larmanjat
Tradition de
Kiffer



m. Mouv! de Valse. Moderato

Le
doux ca-bou-lot Fleu-ri sous les bran-ches Est. tous les di-man-ches. Plein de po-pu-
-lo. La
ser-vante est brune. Que de gens heu-reux Cha-cun sa cha-cu-ne L'une
et l'un font deux A-mou-reux-è-pris-Du cul-te d'eux-mè-mes Ah! sûr que l'on

p. *mf* *mf* *Poco meno*

s'aine Et que... l'on est gris. T^o 19 *sempre pp*

f *pp* *pp*

suivez

p

Ça du - re - ra bien Le

temps né - ces - sai - re Pour que Jeanne et Pier - re Ne re - gret - tent

rien.

p *pp*



Equipes du jeune théâtre

par Jean BOISGERIE

LA fin de la « saison » approche avec le printemps; et les jeunes troupes qui n'ont pu faire aboutir encore leurs projets, les reportent à la saison prochaine.

L'activité de ce mois, pour le jeune théâtre, fut marquée principalement par le nouveau spectacle Jean-Louis Barrault dont on trouvera par ailleurs un compte rendu.

La troupe des Quatre-Saisons, retour d'Amérique, occupe le Gymnase, voué sous peu au vaudeville. Elle y donne à nouveau la délicieuse farce d'Anouilh : *Le Bal des Voleurs*, précédé de *L'Enterrement* d'Henry Monnier.

Au Théâtre Charles-de-Rochefort, André Chanu et sa troupe présentent une pièce de M. André Rivollet, *Trésor*.

Au Pigalle, les Jeunes Comédiens Associés remportent un grand succès avec *Vire-Vent*.

Marcel Herrand, Jean Marchat et *Le Rideau de Paris* créent *Isabelle d'Atrique* au Théâtre Montparnasse.

A l'Humour, André Villiers, animateur du Béliet, continue les représentations de *Radi kayaga*.

Six théâtres de Paris ainsi sont occupés par des jeunes troupes; la proportion, on peut l'avouer, est assez saisissante.

Bien d'autres troupes encore sont en mesure de « tenir l'affiche » honnêtement; mais il faut savoir qu'une salle aujourd'hui peut coûter quotidiennement jusqu'à trois mille francs.

Une initiative de Claude Vermorel est à signaler; Vermorel veut former le rassemblement des jeunes, de tous les arts, confronter les techniques et les idéaux, comparer les volontés. Ce rassemblement se fait autour d'une revue de jeunes, *La Nouvelle Saison*. Déjà sont formés les groupes des arts plastiques, de la musique, du théâtre; se forment ceux du cinéma, de la littérature, etc.

Dans le groupe théâtral, nous relevons, au hasard, les noms de Julien Bertheau, de Jean-Louis Barrault, de Sylvain Itkine, de Georges Rollin, du théâtre des Quatre-Saisons, de Jean Anouilh, de Pierre Barbier, etc.

Des réunions ont lieu tous les lundis soirs.

Le « Prisme » a donné un nouveau spectacle de marionnettes. On pouvait y applaudir des ballets et pièces d'Abel O'Brady, avec poupées de N. Fechner, un acte de S. de Walles, avec ses poupées et *La Nouvelle Pastorale* de Henri Héran avec poupées de Hildegard Weber et décors de G. Blattner.

Edwige Feuillère reviendrait prochainement au théâtre, et ce serait pour créer la pièce de deux jeunes auteurs, Pierre Schwab et Sylvain Itkine, intitulée *La Drôlesse*. Malgré ce titre d'allure contemporaine-réaliste, *La Drôlesse* est une tragédie d'inspiration élisabéthaine.

LA MAISON MONESTIER

(Théâtre Saint-Georges)

VOICI une pièce féroce. Je l'aime d'être ainsi. Louons tous M. Denys Amiel d'avoir entraîné en pleine lumière et mis a nu, entièrement, une des plus détestables veuleries de la société actuelle : le sale petit mariage d'argent. !

**

Les Monestier — famille d'industriels provinciaux — ont marié leur fils aîné avec une petite orpheline riche qu'il n'aime pas, Marthe. Cette jeune épouse, d'apparence timide et réservée, est en réalité enthousiaste, ardente, toute faite d'emportement vers l'idéale beauté, le réel amour, et le besoin de caresses aussi, puisque caresser, être caressée, c'est le geste de la tendresse qui est toute la femme. Mais on lui a fait croire que son indifférent mari était d'un naturel froid : elle a donc réfréné ses élans dans le lit commun sans amour, dans les tristes matins des ménages unis par le seul intérêt, et dans la duperie du baiser sur le bord des lèvres, jamais achevé.

Au premier acte, on nous présente toute la famille. Le père Monestier, petite moustache blanche, le gilet distingué, la cravate cossue, un peu gredin, moralement : sa probité a des maladies de scrupule, et, son usine étant en péril, il a mis la main sur une héritière et s'est carrément commandité avec la dot de sa bru. Mme Monestier mère, une brave femme sans opinion et sans volonté. La fille, Hélène, une « laissée pour compte » rancie dans ses regrets. Le jeune frère Alain, porte-parole de l'auteur, et qui dit à son père d'insolentes vérités. Le frère aîné, Paul, le marié, un bellâtre de province, sournois, guindé, et hypocrite (tel le *Calixte*, négociant lyonnais de M. Jean Dufourt).

Ce mois-ci

Au deuxième acte, un drame. Marthe a découvert une correspondance volcanique et un journal intime de son mari. Paul s'y révèle tout le contraire de ce qu'il est avec elle : un passionné qui écrit à sa maîtresse de brûlantes épîtres. C'est Marthe, alors, qui prend feu. Elle entre en fureur contre la famille qui l'a bernée, et, le besoin de luxure totale lui suant par les pores, elle réclame son compte de baisers; elle veut « être aimée comme ça » par son mari méconnu. La voilà qui va mendier et, par une inconséquence où tous ceux qui ont aimé reconnaîtront le goût, inné aux amants, de se faire mal à la place la plus blessée du cœur, qui va rappeler à son mari quelques phrases crûment sensuelles qu'il écrivait à sa maîtresse. C'est une longue confession, où elle exprime à cet homme qu'elle adore, la complainte de son âme : tout l'émoi de sa chair, son désir d'être belle, sa gaucherie amoureuse, son pauvre pardon. Le mari écoute avec une gêne qui s'accroît à mesure que sa femme le démasque davantage et, si j'ose dire, le met au pied du mur. La réponse : un refus, honteusement camouflé. Marthe a perdu la partie. Va-t-elle rester et se résoudre? Non. Ecrasée de chagrin par cette première défaite devant la vie, elle part, comme dit le père infâme et solennel, la commandite reste — et voilà l'essentiel.

**

La comédie de M. Denys Amiel peut faire songer à une jolie cage pour oiseaux frères. mais où deux portes s'ouvrent soudainement sur les grands horizons bleus... Elle est supérieurement interprétée par Jean Dax, Rachel Berendt, Jean Galland, Michel André et par cette comédienne d'instinct, de primesaut, de génie, qu'est notre Gaby Morlay, plus grande et plus humaine, plus déchirée et plus bouleversante que jamais.

André TABET.

En l'honneur des hôtes de la Principauté de Monaco.

Le maire de Monaco et Mme Louis Aureglia donnaient récemment une grandiose réception à Monte-Carlo. Les attractions furent splendides, le feu d'artifice extrêmement brillant.

Nous avons remarqué dans l'assistance : Mme et Mlle Roblot, Mme et S. Exc. le Ministre Mauran, S. Exc. le Comte de Maleville, Ministre de Monaco à Paris, S. Exc. le Baron Pieyre, Ministre de France à Monaco; S. Exc. M. H. Muller van Werendijcke, Ministre des Pays-Bas; S. Exc. le Ministre Baron von Chlumecky, S. Exc. le Ministre Dirk Fock, LL. AA. RR. le Prince André de Grèce, le Prince et la Princesse de Monténégro, le Prince Effendi, les Princesses Obolensky, Arfa, Khan; le Prince et la Princesse Zurlo, le Prince et la Princesse de Bourbon-Sicile, Mme Edouard Barthe, et toute une chambrée de la plus aristocratique élégance.



Jean Galland, Gaby Morlay, Rachel Berendt, tels que les a vus J.-D. Van Caulaert dans « La Maison Monestier », au Théâtre Saint-Georges.

A U T H É A T R E

LE JARDINIER D'ISPAHAN

(Théâtre de l'Œuvre)

LA pièce nouvelle de M. Jean-Jacques Bernard est un drame moderne de la fatalité. Madeleine avait un père qu'elle a perdu toute jeune. Elle a été élevée par sa mère, Mme Landier. Madeleine ne veut pas épouser un jeune homme que sa mère lui met dans les bras. Ce Robert manque sans doute trop d'élégance et de distinction. Est-ce que Madeleine déduit d'une parole de sa mère que cette union aurait plu à son père dont elle chérit la mémoire? La voici qui brusquement change d'avis. Et elle accepte de se marier avec celui qu'elle n'aime pas, à condition que ce soit tout de suite. Voilà Robert et Madeleine en ménage. La mélancolie de la jeune femme paraît incurable. Quelle en est la cause secrète? On la devine dans l'inquiétude native de son âme. Mais aussi Germaine, la filleule et fille adoptive de Mme Landier, ne s'est-elle point fait aimer de Daniel qui lui plaisait? Ne l'a-t-elle pas épousé? Est-il si particulier le caractère de Madeleine? Comme Daniel est devenu l'amant de sa domestique Lucie, elle ne congédie pas la coupable, bien que Germaine l'en ait prié. Et le drame, qui aura été son œuvre, éclate : désespérée, elle se noie. Voilà à quoi aura abouti sa jalousie sournoise et prudemment enfermée dans les ombres de la subconscience. La misérable, car c'en est une, va être punie, comme il siérait à la morale et à la tradition des antiques tragédies? Détrompez-vous! L'étreinte de Daniel à qui elle fait un demi-aveu et qui est assez fin pour deviner ce qu'on n'a pas dit, la délivre et la désarme : elle avait en mains pour se tuer un romantique couteau. Quelqu'un a dit : « J'avais pensé avec humour à ce dénouement; mais je ne l'avais pas espéré. » Si le public doit être content, et si la pièce doit aller d'un pas léger au delà de la centième, ne faisons pas la fine bouche! Les psychanalystes, qui, malgré leurs prétentions, n'ont rien inventé, diraient : « Voilà un exemple typique de refoulement! » C'en est un en effet. Mais il y a en plus un cas d'hérédité malade chez Madeleine. C'est sans doute pourquoï, en souvenir de Miss Ba, Mme Lucienne Bogaërt a été choisie pour ce rôle. Elle apparaît avec ce visage douloureux d'une « Beata Beatrix » marquée pour la souffrance. Elle joue admirablement, comme toujours. Le personnage reçoit d'elle une empreinte que lui a souhaitée, j'imagine, M. Jean-Jacques Bernard. Car malgré certaines précisions du texte on peut l'imaginer en lutte contre soi avec moins de rêve et plus de clairvoyance. Aux côtés de Mme Lucienne Bogaërt, Mme Mona Dol est une mère frivole et têtue; Mme Jeanne Stora a beaucoup de charme, Mlle Sonia Sol est une soubrette bien délurée, M. Jean Servais, condamné à la tristesse perpétuelle, met en mineure et en veilleuse, des qualités certaines. N'y a-t-il pas là pour sa carrière un danger? Ai-je parlé des beaux décors et de la subtile mise en scène de Mlle Paulette Pax? Voilà qui est fait. Tout s'accorde exactement à la finesse, la délicatesse, et le mystère intuitif d'un dialogue qui enchante par sa grâce. On ne dira pas de M. Jean-Jacques Bernard qu'il écrit avec la négligence de ceux qui veulent que l'on parle au théâtre comme dans la vie, où l'on emploie d'ordinaire le mauvais style et le patagon.

MAX FRANTEL.

HAMLET, OU LES SUITES DE LA PIÉTÉ FILIALE LA FAIM

(L'Atelier)

LE texte de Laforgue, élégant, souple, un peu précieux, un peu profond, jouant légèrement sur les motifs shakespeareiens avec une grâce narquoise, n'a pas été écrit pour la scène; et il lui est d'une nature si contraire qu'on ne peut véritablement comprendre l'intérêt d'une telle adaptation; sans doute a-t-elle permis à Granval de nous prouver, une fois de plus, son talent de metteur en scène, à Jandelyne, à Barrault, à leurs camarades de tenir des rôles intéressants; l'attention, que la beauté de certains passages retient de temps à autre ne s'en relâche pas moins très vite devant une matière aussi manifestement peu théâtrale. L'*Hamlet*, de Laforgue, chatoyant, inspiré de scène en scène par trop de modèles, manque de cette unité et de cette cohérence, de cette force aussi qui, même employée à leur propre perte, marquent les personnages tragiques. Beaucoup de talents sont dépensés ici, sans grande utilité.

Avec *La Faim*, Barrault a marqué définitivement la puissance et les limites de son art. Depuis *Numance*, il a dépouillé, davantage encore, sa technique de mise en scène; moins soucieux d'un texte ou d'une action tragique que de la force d'une expression scénique pure, Barrault excelle aujourd'hui à orchestrer les sonorités, à régler une mimique. Il ne tombe pas dans l'erreur d'un Baty, qui est l'erreur de l'image, du tableau pour le tableau; l'art de Barrault est un art de théâtre; ce qu'on lui reproche est sa négligence de l'action menée et parlée; à ne vouloir que résumer, en se composant une synthèse idéale, les sensations ou les souffrances, tant physiques que morales, ressenties par l'affamé, et à les résumer en les subordonnant à la seule expression brute du geste ou du son, même symboliques, Barrault crée un art qui s'apparente assez à la manière du ballet. On admire, car c'est admirable; on n'en regrette pas moins l'absence de l'émotion directe et simple. Il faut souhaiter un auteur à Barrault. On sent la maîtrise du metteur en scène dans la perfection de l'interprétation. Roger Blin, entre autres, compose un affamé hallucinant. Et il n'est pas un acteur qui ne donne sa note juste, qui ne soit découvert dans sa personnalité, comique ou tragique, par l'instinct théâtral de Barrault qui reste l'espoir le plus riche du jeune théâtre.

CLAUDE SCHNERB.

L'explorateur des tiroirs

par Jean NERY

ET voici ce qu'a bien voulu me confier l'un des plus connus et des plus sincères parmi nos jeunes auteurs dramatiques.

III

STEVE PASSEUR

— Mais oui, j'ai des pièces non jouées dans mes tiroirs. Certaines, que j'ai absolument perdues de vue, ne seront jamais montées. Il en est d'autres, au contraire, que j'espère bien voir représenter, notamment mes deux dernières : *Le Pavillon brûlé* et *Fontaine française*.

— Avez-vous abandonné tout espoir de sortir les autres?

— Oui, à peu près, car il en est, parmi elles, que j'aurais certainement grand-peine à retrouver. Et puis, voyez-vous, pour moi le plus grand plaisir, la vraie satisfaction est d'écrire. Mon rêve serait de pouvoir m'enfermer plusieurs mois pour travailler et je ne suis jamais plus content que lorsque ma pièce est terminée. Un auteur dramatique, pour être « complet » devrait avoir des qualités bien diverses : savoir écrire, savoir placer ses œuvres, être capable d'en diriger la distribution et la mise en scène...

— Et, quelle est, à votre avis, la qualité requise pour placer une pièce?

— La bonne humeur. Il faut savoir attendre sans se fâcher, ne jamais se rebuter, être patient. Cette qualité-là, je crois que je puis me l'accorder.

— Songez-vous, en écrivant, aux interprètes de vos pièces.

— Jamais. A mon avis, il ne faut pas écrire pour des acteurs, mais accueillir n'importe quel personnage. C'est peut-être une erreur, puisque Molière, Corneille, Racine et tant d'autres ont pratiqué la méthode opposée, mais il ne m'est pas possible, pour ma part, de m'y conformer. Vous connaissez cette boutade qui dit que, dans toute pièce, il y a quatre œuvres différentes : celle qu'on voudrait écrire, celle qu'on écrit, celle qui est jouée par les acteurs et, enfin, celle que voit le public. Il est possible qu'elle s'applique à mon cas.

Attendons avec confiance *Le Pavillon brûlé* dans lequel, de toute façon, nous essaierons de découvrir ce que Steve Passeur a voulu écrire et qu'il a certainement écrit — peut-on affirmer, lorsqu'on le connaît.

BOUFFES-PARISIENS

Les Parents Terribles

de Jean COCTEAU

Le grand succès de la saison

PARIS QUI CHANTE

LA DANSE JAPONAISE A TRAVERS LES AGES

par André FRANK.

DEPUIS plusieurs années, les Archives Internationales de la Danse se sont proposées de présenter dans leurs galeries, des images successives de l'art chorégraphique à travers le monde et les âges.

C'est ainsi qu'il y a quelques mois, l'hôtel de la rue Vital nous a offert des documents d'une inestimable valeur sur l'une des civilisations les plus complexes, les plus confuses, les plus anciennes de l'Histoire : celle des Indes néerlandaises.



Cette exposition avait été le résultat d'un long voyage d'études de M. Rolf de Maré à travers les Iles de Java, Sumatra, Bali, Célèbes et Nias.

Le fondateur des Archives de la Danse avait poursuivi son voyage par un séjour au Japon.

Il est peu de pays, sans doute, où la danse appartienne à une tradition plus ancienne, où le public en soit plus fervent, où les écoles de danse soient plus florissantes.

Clotilde et Alexandre Sakharoff aiment à conter leurs émotions devant la vaste culture chorégraphique, la grâce infinie des danseurs et danseuses japonais. Et les écoles, en réponse, leur avaient donné le droit d'accoler leur nom à celui qu'ils ont tant de fois illustré : car c'est une tradition là-bas qu'un grand danseur accorde à un autre un peu de son nom, que la gloire a touché — comme si un élève du chorégraphe d'Icare ajoutait à son nom celui de Serge Lifar.

Rolf de Maré n'a pas été moins sensible à la beauté des danses japonaises... et cela nous vaudra la magnifique exposition qui va ouvrir ses portes au début de ce mois de mai et pour laquelle des caisses et des caisses arrivent du Japon et permettront aux Archives, avec la collaboration de la Société Kokusai Bunka Shinkokai de donner un aperçu complet de l'art de la danse dans l'archipel nippon.

Quels objets précieux retirera-t-on de ces caisses? Des poupées d'abord... dont l'une des plus gracieuses est certainement la fameuse Mlle Glycine. Elle représente une jeune fille faisant une visite de dévotion à un temple shintoïste, et l'on raconte que son image était achetée par toutes les jeunes filles en quête de mari, qui la suspendaient aux murs de leur chambre, ce qui avait le pouvoir de les rendre charmantes et attrayantes et leur faisait trouver facilement un beau parti.

« Le Batelier au Clair de Lune » voisinerait sur les planches avec Mlle Glycine, et les délicats « shamisens » seront couchés près d'eux, silencieux un moment, mais apportant en eux la musique de leur pays.

On verra aussi, dans les galeries des Archives, une reproduction exacte — en miniature — du théâtre Kabukisa, de Tokio.

C'est là que danse une des plus jeunes et des plus jolies danseuses du Japon. Rolf de Maré, qui se trouvait alors à Tokio, voulut lui présenter ses hommages. Dans sa loge, la danseuse s'était débarrassée de ses fards et de ses artifices : la délicate artiste était, paraît-il, un vieillard de soixante-dix-sept ans...

Mais l'aventure, pour être vraie, ne permet pas d'être sceptique... et nombreuses sont, dans l'Empire du Soleil Levant, les jeunes filles aux membres fins, aux sourires secrets, dont les estampes et les poupées japonaises nous ont souvent révélé la grâce frêle et raffinée.



Ecoles du Comédien

par Agénor LEPLAT

CHEZ RENÉ SIMON

DEPUIS mon inoubliable création, à une soirée chez des amis, de Rosalie, la bonne-souillon (Max Maurey fecit), je me suis découvert un gentil talent d'amateur. Je me décide à prendre quelques leçons de diction, en vue de ma future et illusoire carrière. Un seul professeur à Paris, me laissai-je dire : René Simon. Le même jour, je m'inscrivai comme auditrice.

J'ai tout de suite une excellente impression. Une liste d'acteurs, et non des moindres, devenus célèbres, et que le maître de céans a formés, est épinglée tout bonnement au mur. D'autres noms s'y ajouteront (le mien peut-être?) Les locaux sont vastes et bien aménagés. Il y a même une sorte de scène où l'apprenti-acteur s'habitue aux vrais feux d'une vraie rampe, grâce à deux projecteurs braqués sur lui. Des rideaux de velours marron, artistement disposés, simulent les portes et fenêtres indispensables à l'action.

Le premier cours est voué aux Classiques. M. Simon les aime d'un amour jaloux et tyrannique qu'il voudrait cependant partager avec ses disciples. Il tient à la main une règle appelée « talent », dont il donne de petits coups aux récalcitrants. Selon les jours, il porte une blouse russe en velours vert, rouge ou écossais. « Quel chic ! », disent les élèves en adoration.

On demande une Cénone : modeste, Jacqueline Porel se propose. Phèdre (seize ans, regard bleu candide), au bras de sa « vieille » nourrice, s'avance tremblante vers Hippolyte qui ne comprend toujours rien :

Vingt fois la scène est recommencée. Sans cesse, il explique, compare, mime ; redresse une boucle ici, pince une joue ronde là, mesure un front têtue. Il montre lui-même comment interpréter Camille, Jacqueline du « Chandelier », l'avocat, des « Plaideurs », des soubrettes, Harpagon. « Ah ! j'en ai joué des rôles de femmes dans ma vie ! » s'écrie-t-il, exténué.

Beaucoup de ses élèves font partie du Conservatoire, et viennent chez lui se perfectionner. La société est de bon ton et de manières courtoises. Tous sont joyeux et de belle humeur. Une championne de tennis, Jacqueline Horner vient s'entraîner à cet art nouveau pour elle.

Le lendemain, comédie moderne. Tout le monde est inconfortablement installé par terre, les jambes pleines de fourmis. — « Ne montre pas tes dents ; sobriété égale puissance », Agnès, hier froutroutante dans « Trois et Une », aujourd'hui avance, comme mue par un ressort, l'œil mi-clos, des petits nœuds tirebouchonnant drôlement sur ses épaules. — « Monsieur Simon, je vous jure, on m'a fait un oréal blanc » ; car il ne néglige aucun détail et attache une grande importance à l'arrangement physique des futures vedettes. Celle-ci joue de la prune, mais son partenaire, interrogé sur la sensation que cela lui procure, répond : « Terrifique ». Le résultat escompté est dépassé. Franck Hellmer enlève avec entrain une scène de « Trois, Six, Neuf ». — « Très bien, mon garçon, vous jouez la situation. » — Jo Morlo et Fernand Bellan, deux tragiques, se lamentent dans un bouge à matelots. — « Et vous, là-bas, je ne vous entends jamais. » Elle a quinze ans et demi, lit Kant (?) et prépare une composition de Math. — « mais sans faute, la semaine prochaine ». Une très belle exhibition de la « platinum blonde », Mlle Volberg, et de Georges Vasty, dans le « Venin », tous deux excellents comédiens, malgré leur peu de répétitions et leur jeune expérience. Christiane Carlove et Bernard Clancy sont également très à la hauteur dans la scène de la mort de « Madame Bovary ». Le téléphone résonne sans cesse, comme dans une ambassade. Les chercheurs de talents, producteurs, directeurs, s'adressent presque tous ici.

Vendredi : préparation au cinéma.

Le vestiaire bruit comme une volière. La glace est prise d'assaut. Peu de coiffures « femme de ménage », René Simon n'aime pas ça et il est scrupuleusement obéi. Colette Mallet et Muriel Baudin consultent une dernière fois leur manuscrit, mais c'est pure forme, car elles savent admirablement bien. Kissa Kouprine a grossi : ses camarades l'observent avec malice. Renaud Marie renonce décidément à se faire couper les cheveux. Dans un coin, deux adolescents ingrats s'insultent à voix basse : ils répètent !

Le candidat-star apprendra à ce cours à démultiplier ses effets. Ce qui paraîtrait long au théâtre, doit être, à l'écran, étiré en tous sens.

Une future grande coquette regarde au ciel pour chercher l'ami absent, infidèle au rendez-vous. — « Feriez mieux de vendre des billes », hurle Simon outragé. Il n'hésite pas à renvoyer ceux qu'il juge inaptes à remplir le sacerdoce du comédien.

Son œil profond se pose un instant sur moi. J'essaye de me dissimuler derrière mon voisin. Pourvu qu'il ne m'interroge pas ! je n'ai plus aucune idée personnelle sur rien, je serais même incapable de lire à haute voix. J'ai un trac fou. Je sens que je ne pourrai jamais jouer que des rôles bassement auxiliaires, ou plutôt, non, j'aime mieux renoncer définitivement au théâtre : c'est trop difficile pour moi. Son regard me dépasse. Ouf !

Merci, quand même, Monsieur Simon, de cet enseignement-là.

MONTPARNASSE - GASTON BATY

31, Rue de la Gaîté

Danton 89-90

LE RIDEAU DE PARIS

PRÉSENTE

**ISABELLE
D'AFRIQUE**

de LUCIENNE FAVRE

et CONSTANCE COLLINE

Décors de PIERRE SONREL

Mise en scène de MARCEL HERRAND

GYMNASE 38, Bd Bonne-Nouvelle

Prov. 16-15

Direction : PAULE ROLLE

A son retour de New-York

LE THÉÂTRE DES 4 SAISONS

PRÉSENTE

L'ENTERREMENT

Scènes de la Vie Parisienne d'HENRY MONNIER

ET

**LE BAL
DES VOLEURS**

Comédie-Ballet en 4 tableaux

de JEAN ANOUILH

Musique de DARIUS MILHAUD

Mise en scène, décors et costumes d'ANDRÉ BARSACQ

Soirée à 21 h. 15. Dimanche Matinée, à 15 h. 15**Petites nouvelles Théâtrales**

☆ L'Union des Artistes vient de fêter le vingtième anniversaire de son existence. A cette occasion, la charmante et dévouée Clarisse, secrétaire de l'Union, a été l'objet d'un hommage particulier de la part des Unionistes.

☆ Une troupe de jeunes comédiens sous la direction de M. Debucourt, sociétaire de la Comédie-Française, donne depuis le 28 avril, tous les samedis, au Musée Pédagogique, rue d'Ulm, une pièce classique destinée aux étudiants de passage ou séjournant à Paris.

☆ Notre excellent confrère et critique dramatique de Ce soir, Pierre Abraham, est en train de constituer une troupe de jeunes comédiens (renseignements : Maison de la Culture, 29, rue d'Anjou).

☆ Pizani et Claude May seront, aux côtés du fantaisiste viennois Oscar Karlweiss, les principaux interprètes de Leurs Majestés, comédie musicale que monte le théâtre Pigalle.

« SOURIRES D'ART »

M. et Mme André Beauguitte viennent de donner les deux dernières après-midi de « Sourires d'Art ». La première se déroula en présence de Mme Albert Lebrun et de M. Rouché; la seconde, en présence de M. Gentin, Ministre du Commerce.

On applaudit Mme Marguerite Herleroy, qui, avec sa virtuosité bien connue, fit revivre les vieilles chansons françaises.

Le danseur Tony Grégory présenta une interprétation personnelle et attachante en donnant une vie saisissante aux personnages de la Cour des Miracles, dont il a su camper les silhouettes rendues d'autant plus hallucinantes qu'il dansait, sur la musique de Couperin, avec des masques conçus d'après ses indications par le peintre Corvin-Pearson.

Mme André Beauguitte, fort bien accompagnée par Jean Berger, interpréta de façon parfaite, avec sa finesse et sa grâce habituelles, les *Amours du poète* de Schumann.

Enfin, Saint-Granier, dont l'esprit sans cesse renouvelé ravit son auditoire, présenta les terres cuites de Mme Ezo Jeander, jeune artiste de grande classe, qui, sous les yeux de l'assistance, fit sortir d'un bloc de terre glaise des animaux fantastiques où la valeur des détails fait apparaître une véritable maîtrise.

Puis Saint-Granier commenta les œuvres du peintre lorrain Paul Rémy, qui expose actuellement un délicat portrait de Mme André Beauguitte aux Artistes Français, tandis que l'artiste exécutait un rapide portrait de M. Gentin, Ministre du Commerce.

Chacun put admirer un certain nombre de toiles où Paul Rémy se révèle à la fois le poète des fleurs et des nus et montre son habileté à saisir un instant fugitif pour le fixer sur la toile, avec un talent sûr où s'affirme à la fois son sens du dessin et de la lumière.

Les accompagnements étaient assurés par Mmes Suzanne de Villers, Rose Dobos, et le flûtiste Trembelland.



M. Carrié, l'actif et perspicace directeur de l'Opéra de Lyon, vient de monter avec éclat sur la scène de ce grand théâtre, « La Belle Cordière », opéra-comique de Mario Gauthier, livret de G.-J. Gros. Voici une scène de « La Belle Cordière », où les deux principaux créateurs, Mme Suzanne de Gavre et M. Romagnoni, remportèrent un triomphe. L'habile mise en scène est de M. Alex Jouvin.

LA DANSE

par BOULOS

LA brillante exposition des Ballets Russes de Diaghilew qui poursuit au Pavillon de Marsan une glorieuse carrière est prolongée jusqu'à la mi-juin. Voilà une bonne, une excellente nouvelle. Car non seulement cette manifestation consacrée à la mémoire du rénovateur des ballets permet aux fervents de la danse de retrouver tous les souvenirs d'une époque fabuleusement créatrice, mais encore elle devient prétexte à d'excellents spectacles, qui se déroulent dans un cadre plein de merveilles : la grande salle du Pavillon, toute tapissée des rideaux des décors d'autrefois.

C'est ainsi que nous avons pu voir, la semaine passée, Serge Lifar danser des fragments des plus beaux ballets romantiques avec d'intéressantes partenaires. Tout d'abord, les Syphildes nous ont donné l'occasion d'applaudir deux toutes jeunes danseuses formées à l'école de Mme Egorova, Mlles Moulin et Leskowa, qui avaient déjà fait leurs preuves, l'année dernière, dans la sympathique troupe des Ballets de la Jeunesse.

Mlle Moulin, qui s'est beaucoup affinée, a aujourd'hui une bonne et sûre technique, mise au service d'un talent incontestable et extrêmement sobre.

Mlle Leskowa, gracieuse, coquette et assez romantique fut, elle aussi, une jolie sylphide. Mais le gros intérêt du spectacle était la réapparition à Paris de Mme Nemtchinowa qui interpréta avec Serge Lifar La Belle au Bois Dormant et le Lac des Cygnes. Mme Nemtchinowa est une danseuse de très grande classe, une de celles dont la présence sur scène coupe tout de suite le souffle aux spectateurs. Son style qui a pour base une connaissance méticuleuse de l'école classique pure, un équilibre incroyable grâce à quoi elle se tire avec la plus souriante aisance de véritables tours de force et une impeccable éducation musculaire, lui qui confèrent l'élégance d'un être affranchi des lois de la pesanteur, font d'elle une artiste comme il est bien rare d'en pouvoir applaudir dans l'exécution des ballets académiques. Elle a remporté un véritable triomphe aux côtés de Serge Lifar dont l'on ne faisait pas seulement l'éblouissant génie de la danse, mais aussi la grande œuvre qu'il avait réalisée en menant à bien l'organisation de l'ensemble de l'exposition.

M. Jean-Louis Vaudoyer prononça une conférence pleine de charme et d'intérêt, faisant appel à ses souvenirs personnels d'une époque qu'il connaît parfaitement et contribua même à former puisqu'il est l'auteur du livret de l'immortel Spectre de la Rose. Il avait choisi, pour interpréter le rôle de la « Jeune Fille » du Spectre, que l'on représenta aussi sur cette petite scène improvisée, une étoile anglaise des ballets Vic Wells, qui a une émouvante ressemblance avec la grande Karstina. On croyait voir revivre la merveilleuse affiche de Jean Cocteau pour le Spectre qui est exposée dans une salle à côté. Si cette jeune danseuse a encore beaucoup à apprendre pour que sa ressemblance avec la grande étoile s'étende aussi à la technique, elle n'en est pas moins déjà charmante à voir : c'est Mlle Pearl Argyl.

Si je me suis étendu aussi longuement sur les spectacles de l'exposition Diaghilew, c'est d'abord parce que cette manifestation et le climat qui l'entoure sont d'une exceptionnelle importance, ensuite à cause que, en dehors de ce tréteau improvisé et qui voit défiler

Les danseurs à travers le monde

• A l'occasion de la grande exposition organisée aux « Archives Internationales de la Danse » sur la danse japonaise, la revue « France-Japon » (41, avenue Hoche) publiera un numéro spécial entièrement consacré à la Danse et au Théâtre au Japon. Ce fascicule comportera, avec de nombreuses illustrations, des articles retraçant les diverses formes de la danse japonaise, son évolution à travers les âges, ses rapports avec le théâtre qu'elle a créé, etc..., ainsi que des études folkloriques, et des textes et interviews d'artistes européens qui sont allés en Extrême-Orient. De plus, ce numéro spécial de « France-Japon » sera le catalogue et l'album illustré de l'exposition des Archives Internationales de la Danse qui s'annonce comme devant être magnifique.

• Renée Piat et Naudy viennent, après leur succès à Medrano, de faire leur numéro à Bruxelles.

• Le couple Arabell et Rich danse à Londres au Piccadilly.

• La jolie danseuse nue Regina Real, retour de Strasbourg, est au Lido.

• Parmi les récentes manifestations des Archives Internationales de la Danse, signalons les succès remportés par la danseuse hollandaise Han Rijnbeck pour ses débuts à Paris et par les danseuses espagnoles Nana de Herrera et Maria del Villar.

• Un nouveau confrère nous est né : « Le Théâtre et la Danse », que dirige M. Jean d'Ilberte. Dans son numéro de mai « Le Théâtre et la Danse » publie entre autres : un article du gouverneur général Olivier, haut-commissaire de l'Exposition Internationale de New-York sur « Les manifestations du génie français à l'étranger » ; des « Souvenirs » de Jean Cocteau ; « Adieu à Diaghilew » par Missia Sert ; « Evocation d'un génie disparu » par Jean d'Ilberte et de nombreux articles, chroniques, critiques de J. Canteloube, Jacqueline Mayer, André Palau, Albert Michel, Leo Ryk, etc., etc...

Rédaction, administration, publicité, 18, rue Blanche, Paris.

• Contrairement à ce qui a été annoncé la jeune danseuse Jacqueline Mignac n'est pas à l'Alcazar de Paris, mais à New-York.

• L'Ecole de danse d'Irène Popard donnera son 24^e gala annuel de gymnastique harmonique le mercredi 17 mai, à 20 h. 30 précises, au Stade Pierre-de-Coubertin, rue Dode-de-la-Brunerie (porte de Saint-Cloud). La location est ouverte à l'E. F. G. H., 40, avenue de la Grande-Armée. Galvani 51-14.

les meilleurs artistes de la danse, il n'est guère de spectacle chorégraphique bien attirant à Paris en ce moment.

L'Opéra, qui doit partir cet été pour l'Amérique, est en train de répéter un beau ballet d'une conception très neuve tiré de l'Hyppolite de Racine. La musique est de Vittorio Rieti et la chorégraphie de Serge Lifar. Mlle Lorcía tiendra le rôle de Phèdre dans cette nouvelle œuvre dont le principe essentiel est d'être une action dramatique. En Amérique, la troupe de notre ballet national est chargée d'une très importante mission. En effet, les Américains, qui ont beaucoup à nous apprendre dans le domaine du music-hall, peuvent au contraire tranquillement accepter des leçons de nous en matière de ballets classiques. Les troupes qu'ils nous ont envoyées ici au cours de notre Exposition de 1937 en ont donné à chacun la profonde conviction. Aussi est-il très important que les ballets de l'Opéra donnent leurs représentations à New-York dans les meilleures conditions possibles et que la direction étudie avec le plus grand soin le répertoire des spectacles qu'il importe de représenter. Certaines grandes pièces classiques comme Giselle et Prométhée sont absolument indispensables si nous voulons montrer aux Américains les qualités essentielles de notre ballet.

L'Opéra-Comique a eu l'heureuse idée d'offrir récemment son hospitalité à la fort intéressante danseuse qu'est Mme Carina Ari. Elle a donné une belle interprétation de ses « scènes dansées » : le Retour interrompu qui nous montre une coquette marchande d'oranges enjôlant un jeune oisif, la Vierge Abisag sur la sauvage musique de Florent Schmitt, enfin la légère et pétillante Pie Voleuse qu'accompagne une aérienne partition de Rossini.

Je ne veux pas terminer cette brève chronique sans mentionner le magnifique effort artistique fait par le Bal Tabarin, où l'on peut voir en ce moment le féerique Paradis retrouvé. M. Sandrini a fait là beaucoup plus que de l'excellent music-hall. Je sais bien des spectacles qui n'hésitent pas à s'intituler « ballets », encore que ni leurs inventions chorégraphiques ni la qualité de leurs interprètes n'arrivent à approcher de loin l'ensemble présenté par le Bal Tabarin sans autre prétention que d'être une « revue ». Jeanné Francis est une artiste prodigieuse dans ses danses de reptile : le ralenti de ses ondulations sinueuses, tout en vous laissant stupéfait, est d'une qualité artistique absolument remarquable.

Palais de Chaillot-Trocadéro

LES SAKHAROFF

AU PROGRAMME :

Créations inédites
Orchestre Padeloup
Direction : SZYFER

LOCATION :

Palais de Chaillot, Durand, Valmalète

Le
19
MAI
à 21 h.

LE FILM D'ARIANE

FRANCE :

CRÉÉE en France à l'image de la Motion Picture Academy of America, l'Académie du Film, qui vient de distribuer ses prix au cours d'une séance radiodiffusée au Palais de Chaillot, comporte une triple originalité :

1° Aucun technicien français du film n'est appelé à juger de ses propres réalisations;

2° La script-girl et l'opérateur ont autant de poids que tel grand metteur en scène ou tel acteur en renom;

3° Ce sont des personnalités extra-cinématographiques, mais ressortissant de tous les arts, lettres, peinture, sculpture, architecture, musique, danse, médecine, qui jugent des productions françaises.

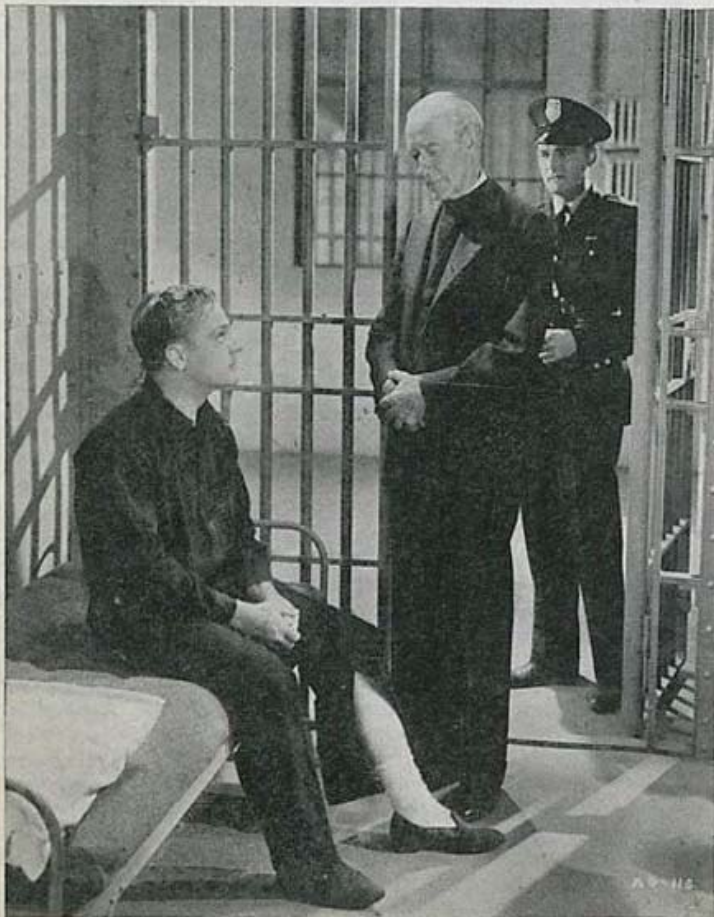


Ceux qui eurent l'initiative de l'Académie du Film et l'élévèrent de leurs mains, comme on fonde une bonne maison, se sont efforcés de rassembler, avec les talents les plus divers, les bonnes volontés les plus désintéressées. *A leurs yeux, l'artisan vaut autant que l'artiste, l'acteur de composition qui fait une création courte, mais remarquable, autant que la vedette.*

Leur but est de discerner ce qui est durable de ce qui ne l'est pas, de donner le pas à la perfection artistique sur la perfection commerciale.

Enfin, d'autres tâches innombrables s'offrent à eux : collaborer à une encyclopédie du cinéma rédigée par les techniciens du monde entier, non par un petit groupe de dilettantes. Faciliter les échanges artistiques de pays à pays, organiser des expositions, des cycles de conférences, servir

James Cagney dans « Les Anges aux Figures Sales ».



Le beau danseur Spadolini fait ses débuts de comédien dans un rôle de mauvais garçon aux côtés de Jean Gabin, principal interprète de « Le jour se lève », le nouveau film de Marcel Carné.

d'arbitre entre le cinéma-commerce et le cinéma-art, en faisant pencher la balance en faveur de ce dernier.



En 1939, 3 des 14 prix que distribue l'Académie du Film n'ont pas été décernés : l'*International D.-W. Griffith*, le *Mack Sennett*, prix du burlesque étranger, et le *Max Linder*, prix de la comédie et du burlesque français.

Cependant, pour la production étrangère, le *Prix Charlie Chaplin* (hors concours) revient à « Rue sans Issue », de William Wyler.

Le *Prix Maurice Stiller* (drame), à la « Force des Ténèbres », de Richard Thorpe.

Le *Prix de la Comédie* à « Vous ne l'emporterez pas avec vous », de Frank Capra.

Le *Prix Marie Dressler*, à Bette Davis pour son interprétation de « L'Insoumise », et le *Prix Warner Oland* à Robert Montgomery pour son personnage de la « Force des Ténèbres ».

Tandis que, pour la production française, le *Prix Meliès* (hors concours) est attribué ex-aequo à « La Bête Humaine », de Jean Renoir, et à « Quai des Brumes », de Marcel Carné.

Le *Prix Jean Vigo*, destiné à couronner une œuvre courageuse, aux « Disparus de Saint-Agil », de Christian Jaque.

Le *Prix Janie Marèze* à Arletty, pour son personnage d'« Hôtel du Nord », et le *Prix Pierre Batcheff* à Michel Simon, pour ses deux rôles du « Quai des Brumes » et des « Disparus de Saint-Agil ».

Ainsi, et par ce choix, qui est celui de 150 hommes de métier, et de 50 artistes non cinématographiques, l'Académie du Film s'est-elle efforcée de décider quels films de 1938 possèdent ce je ne sais quoi de poignant et d'inoubliable qui traîne après tous les grands films, tous les grands livres, toutes les grandes peintures : Le *Lys Brisé*, l'*Opéra de Quat'Sous*, Le *Voyage sans Retour*, Louis-Ferdinand Céline et Gide, Le *Greco* et Picasso.

Ce mois-ci

AU CINÉMA

par ARIANE et Georges FRANJU

LA GRANDE SOLUTION

JUGÉ du point de vue humain, le film que Hugo Haas a tiré d'une œuvre de Karel Capek intitulée *Maladie blanche* est un document d'une beauté simple, d'une gravité courageuse, d'une ténacité surhumaine presque amoral...

Jugé du point de vue cinématographique, c'est un grand film : un film qui rappelle à tous ceux qui l'avaient oublié — *You and me* de Fritz Lang, *No man's land* de Trivas, *Notre pain quotidien* de King Vidor, *Les temps modernes* de Chaplin sont des exceptions — qu'il existe d'autres sujets que les quatre ou cinq sujets anodins, badins ou tragiques, traités à la pelle par Hollywood ou Paris; que les choses qui nous sont les plus proches constituent une matière inégalable, que le tragique de l'actualité, non plus pris dans le sens qui nous est personnel, mais à l'étage au-dessus, dans le sens qui fait l'histoire, est mille fois plus émouvant que le tragique ordinaire à la comédie ou au drame conjugal.

Les grands sujets font entre les mains des vrais artistes les vrais films.

Hugo Haas pouvait se heurter au ridicule. Son dictateur est antipathique, au début, mais pas ridicule, sympathique à la fin et pourtant pas lâche; son munitionnaire est un homme ni meilleur ni pire que les autres; son héros, un être peu brillant mais têtu, une sorte de messenger passif, négatif, tendre et brutal de la « vraie parole ».

Le drame qui se joue — pressenti par le réalisateur et l'auteur — c'est celui de la Tchécoslovaquie... Tout avait été prévu, dessiné d'avance, destiné d'avance... Simple-ment, ici, la fiction sert de tremplin à l'action, mais n'est pas l'action.

De même l'interprétation est belle, de la beauté forte des choses vraies.

Un grand film, un film réalisé sans presque d'argent avec pour scénario la carte de l'Europe et ses marionnettes qui s'agitent, s'empêtrent dans leurs propres ficelles et s'effrayent du bruit de leur propre voix... épouvantails bottés qui ressemblent au chat de la féerie par le bluff sentimental qui est leur carte maîtresse.

A.

COUPS DE FEU

Des acteurs gros et gras, des fronts chauves, des corps disgracieux, une intrigue super-imbécile sur un scénario étonnant de Pouchkine. Des « coups de feu » dans l'eau...

G. F.

LA TRADITION DE MINUIT

En dépit d'un jeune premier aussi antipathique que Georges Flamant, le début est étonnant : Un mystère policier bien posé est comme une pièce de théâtre obéissant aux lois du dramatique; chaque minute, chaque mimi-

que, chaque intonation, chaque geste devient part d'un puzzle passionnant dont la solution est *Qui, Quand, et Pourquoi?*..

On ne sait pourquoi, avec un départ à ce point foudroyant, le film se met soudain à loucher... ou plutôt si, on le sait... on devine trop tôt Qui... On ne saura jamais Quand ni Pourquoi... Rien de plus attachant dans un roman policier bien fait, et Edgar Poe demeure le maître du genre, que le récit par le meurtrier des circonstances exactes, minutieuses du crime... rien de plus public que l'enchaînement des circonstances, petits faits humains d'une gravité insoupçonnée, qui a entraîné au meurtre un honnête garçon.

La seconde partie de la *Tradition de Minuit* tourne à l'aventure conjugale et, du même coup, le pittoresque des types — (l'étonnante silhouette de Dalio, antiquaire inquiétant, tour à tour cynique et sentimental, celle, facile mais juste de ton de Larquey et celle, brutale mais truculente de Pérez) — ne sert plus de rien. A qui la faute? Au scénario ou au réalisateur? Il est difficile de le dire, d'autant qu'une gosse dont nous ignorons le nom réussit une création étonnante de petite souillon impudente et cafarde. Sorte de Margolion enfant, « Marie, couche-toi là » pas encore démangée par la puberté.

Viviane Romanze, dont quelque Sternberg ou quelque Stroheim pourrait modeler une autre Marlène plus vivante, joue cette fois les femmes comme il faut. Elle s'en tire, à force d'instinct, mais on la voudrait toute autre, pas entravée par la pudeur, un peu obscène avec un goût de chair cru et de cuisine tiède qu'elle nous fit espérer.

A.

LE BRIGAND BIEN-AIMÉ

Voilà du bon cinéma américain, de l'excellent Western; non pas un grand film, parce qu'il coûte cher, non pas une œuvre durable, profonde, héroïque, mais un récit d'aventures qui a goût de sel et de poudre.

Des chevaux, des kilomètres de vent et de poursuites, des coups de feu, une histoire bien construite en marge de l'existence d'un hors-la-loi preux et terrible.

L'interprétation, elle est excellente, passionnée, convaincue, mouvementée... Tyrone Power ne vaut pas Henry Fonda, mais Nancy Kelly est avec perfection l'épouse cavalière et fidèle de l'ennemi des lois.

La couleur, celle d'épinal, ceint d'une gloire facile ces héros, batailleurs et chastes, de notre enfance.

A.

ENTENTE CORDIALE

Les comédiens d'*Entente Cordiale* sont-ils d'affreux cabots? Les personnages du temps d'Edouard VII furent-ils tous aussi ridicules? Le film de Marcel L'Herbier devient un film à thèse et pose ce problème d'intérêt historique.

Deux heures durant, défilent à l'écran des figures illustres pour l'exhumation desquelles on fit appel à « l'élite » de nos interprètes.

Victor Francen en Edouard VII est souverainement niais, Pierre Richard-Wilm demeure impuissant à nous faire apprécier l'héroïsme guerrier, Lancret est comme d'habitude mauvais. Après un rude débat il faut avouer que c'est cependant à Gaby Morlay que revient le pompon... Gaby Morlay en Victoria postiche qui, jouant la carte de la larme à l'œil, a campé une silhouette échinée de fausse petite vieille qui est une momification irrespectueuse de la souveraine trépassée.

Le film extrait d'un livre d'André Maurois *Edouard VII et son temps*, a été mis en scène avec un soin raffiné dans le mauvais goût par Marcel L'Herbier. Les dialogues d'Abel Hermant sont d'une pâleur académique, la photographie de Ted Pahle est excellente, quant aux décors de Gastyne et Hubert ils sont une trahison à l'entente cordiale et desservent la flotte britannique en exhibant ainsi des canons-bé-chamel et des ponts de navire en papier mal mâché.

G. F.

JE SUIS UN CRIMINEL

Je suis un criminel fait partie de cette série américaine « inférieure », si jolie et si maltraitée... C'est un film optimiste et naïf, il n'aura pas de défenseurs, il sera doublé et mutilé pour les besoins du triple programme.

Un film de la meilleure tradition policière fait d'erreur judiciaire, d'amour tendre et de sports violents. Le metteur en scène Berkeley, qui use par endroits de la formule vieillotte et amusante des surimpressions, a parfaitement réalisé la scène du match de boxe et celle du réservoir où il réédite un gag inouï de la grande époque du film à épisode. Interprétation excellente de Ann Shéridan, Mary Robson, Claude Rains, John Garfield et Gloria Dickson, sans oublier « les enfants ».

G. F.

SCENARII

PAR SUITE DE L'ABONDANCE DES MATIÈRES
NOUS SOMMES OBLIGÉS DE REMETTRE
AU PROCHAIN NUMÉRO LA PUBLICATION DES
"MÉTAMORPHOSES D'OVIDE"

Scénario que nous avons retenu

Adressez vos scénarii à Madame Simone Dubreuilh.
15, Rue Manin, Paris 19^e



Il était une fois un cinéma autrichien... facile et mélancolique, il donna trois chefs-d'œuvre : « Symphonie Inachevée », l'histoire romancée d'un amour de Franz Schubert ; « Liebeleï », un conte doux amer, en marge d'une pièce cruelle de Schnitzler ; « Mascarade », un drame fin de siècle, que son romantisme apparente au « Lys Rouge » ; et deux réalisations intéressantes, mais inégales : « Episode », de la même veine que « Mascarade », mais moins vigoureuse ; « Mazurka », dont la seule âpreté vient de son interprète : Pola Negri. Trois metteurs en scène seulement illustrèrent le cinéma autrichien : Willy Forst, le premier de tous ; Max Ophüls et Walter Reisch.



A gauche : Pola Negri, dans « Mazurka ». — A droite (de haut en bas) : Luise Ullrich, dans « La Symphonie Inachevée » ; Magda Schneider et Luise Ullrich, dans « Liebeleï » ; Pavla Wessely, dans « Episode » ; le décor de « Mascarade ».

était une fois un cinéma tchèque, simple et chaste, il découvrit au fil du temps l'expression charnelle de l'amour, exprima en images ce que John Ford et Herbert Lawrence exprimaient en mots : la passion, physique, la pureté d'un corps nu, la violence romantique de l'amour.

Il y a eu des films comme « Erotikon » et « Extase », de Gustav Machaty ; « Virginité », film international en France.

Le plus récemment tragique d'un peuple libéré, « La Grande Solution », de Hugo Haas, fut le dernier film tchèque.

Par l'entremise d'Hedy Kessler, qui n'est pas encore Hedy La Marr, Gustav Machaty se plaît à enseigner la sensualité, « Extase ».



Un adolescent fruste et tendre (Václav Javorčák), est le héros campagnard de « Reka ».

Grâce à Ita Rina, petite fille serbe aux yeux de biche, le même Gustav Machaty découvre le goût charnel de l'amour. Ita Rina dans « Erotikon ».



Hugo Haas, réalisateur et principal interprète de « La Grande Solution », dernier appel à la liberté, dernier film tchèque.



Lida Baarova, inquiétante épouse de « Virginité ».

Le Médecin des Vedettes

“ L'OBESITÉ ” (suite et fin)

L'opothérapie.

De même que sans régime alimentaire, l'exercice ne peut à lui seul lutter efficacement contre l'obésité, de même la médication opothérapique isolée ne peut en elle-même constituer un traitement. Elle doit être associée aux autres méthodes d'amaigrissement et n'être employée qu'à bon escient, sur prescription médicale. On a largement usé des préparations à base de thyroïde dans les traitements contre l'engraissement. En réalité, toutes les obésités ne sont pas d'origine thyroïdienne, et l'on commettrait une erreur considérable, souvent dangereuse, en usant systématiquement et inconsidérément des extraits thyroïdiens. Les glandes génitales, l'hypophyse, le foie, sont souvent en cause, plus rarement les surrénales ou l'épiphyse et il n'est pas rare de voir des troubles multiples portant sur plusieurs glandes à la fois.

L'obésité thyroïdienne se caractérise par une adiposité diffuse des tissus mous et infiltrés et s'accompagne habituellement de frilosité exagérée, d'hypothermie, de cyanose des extrémités, de somnolence facile, de céphalées fréquentes et d'un métabolisme basal abaissé. L'insuffisance des glandes sexuelles au contraire donne lieu à des localisations graisseuses principale-

ment au niveau des hanches, des fesses et des cuisses. Elle se traduit chez la femme par des troubles de la menstruation, parfois par un développement exagéré des seins. L'obésité hypophysaire enfin en dehors d'une adiposité massive des plis de flexion et de la région abdominale s'accompagne de troubles fonctionnels particuliers qui peuvent aider à la mettre en évidence tels que polyurie, hyperdensité urinaire, polyphagie, hyper-chlorurie, céphalée rebelle.

Mais comme nous l'avons dit, ces troubles sont souvent associés et c'est, en définitive, les résultats des différents examens de laboratoires qui, joints aux constatations cliniques, permettent de déceler de façon précise les appareils glandulaires justiciables du traitement opothérapique.

Nous ne dirons qu'un mot, pour terminer, sur la médication chimique. Trop d'encre a coulé au sujet des dinitrophenols pour que nous discutions ici de leur valeur thérapeutique. Disons simplement qu'il est bon parfois d'associer au traitement opothérapique un stimulant général de la nutrition. L'iode, à cet effet, paraît la médication de choix, tant en raison de son action stimulante sur l'organisme que de la rareté de ses contre-indications, les accidents d'iodisme pouvant être facilement évi-

ROTISSERIE DE LA REINE PÉDAUQUE

6, RUE DE LA PÉPINIÈRE, 6

PREMIER PRIX AU CONCOURS
DES
10 MEILLEURS RESTAURANTS DE PARIS
CONSEILLER CULINAIRE
PROSPER MONTAGNE

A SON CABARET
“ LE SOLEIL DANS LA CAVE ”
VENTE ET DEGUSTATION
DE GRANDS VINS DE BOURGOGNE

PROPRIÉTAIRE
DU
CHATEAU CORTON ANDRÉ
EN BOURGOGNE
ET DE LA MAISON DE CHAMPAGNE
“ VICTOR CLICQUOT ”
FONDÉE A REIMS EN 1892

tés grâce aux excellentes préparations d'iode en combinaison organique que l'on trouve aujourd'hui dans le commerce.

Le Théâtre de la Mode

NOUS vivons à une époque où le goût de l'indépendance se manifeste dans tous les domaines. Même dans celui de la mode, il est difficile d'obtenir une unanimité, une ligne générale, un plan d'ensemble retenu dans des frontières précises.

Si les modistes décrètent que le petit, tout petit chapeau, est seul à la mode, immédiatement, on voit quelques grandes capelines frondeuses faire leur apparition. Si la robe large s'impose, la jupe étroite conserve ses adeptes. Bravade, réaction, goût de l'indiscipline? Quel est le mobile qui anime les femmes?

Car il faut bien le reconnaître: on ne tyrannise plus les élégantes avec une silhouette déterminée et des accessoires incommodes. Celles qui désirent adopter la crinoline le soir, la portent avec majesté; mais celles qui préfèrent mouler leur corps d'une gaine collante ne sont pas démodées...

On peut vraiment dire qu'il y en a « pour tous les goûts »; il y a aussi des idées charmantes, parisiennes, subtilement chic et discrètes; il y a aussi des créations qui relèvent plus de la cocasserie que de l'élégance. Pourquoi inciter les femmes à étonner plutôt qu'à charmer?

Quand on parcourt nos grandes artères, que l'on voit ces créations parisiennes dans lesquelles on dépense de véritables trésors de goût, on se demande quel malin lutin pousse quelques écrivelines à choisir d'excentriques fanfreluches destinées à épater les bonnes bourgeois plus qu'à séduire les foules!

Car il y a chaque année une floraison de chapeaux adorables conçus pour mettre en valeur boucles blondes ou brunes, rouses ou châtain; ce printemps, nous avons des tambourins exquis, des couronnes de fleurs d'une grâce précieuse, des voilettes mauves, roses ou bleues, qui donnent de l'éclat aux visages, des relevés pleins d'audace et des grandes capelines d'une suprême élégance.

Nous avons des ensembles ravissants, des tailleurs d'une variété complexe, des robes mutines garnies de pimpantes et claires fioritures, des toilettes du soir d'une parfaite composition mettant en valeur le galbe féminin. Nous avons des mantelets de fourrure, des capes et des boléros pour nous protéger le soir des rigueurs sournoises de la température.

Nous avons des bouquets de corsage ou des boutonniers de tailleur qui rivalisent d'éclat avec les fleurs naturelles; nous avons des étoffes composées avec l'esprit le plus raffiné; nous avons des merveilles dues au bon goût français, le seul qui sache parer la femme. Aussi sommes-nous vraiment impardonnables quand nous ne savons pas discerner ce qui nous avantage le mieux.

CLORINDE



« BONJOUR PHILIPPINE »

Le vison est de nouveau à la mode. Voici un mantelet court de vison du Canada, création des Chasses Royales H. Jassel, 65 et 67, avenue Victor-Hugo.

BEAUX-ARTS

par YVES-BONNAT.

Le gros événement du mois dans le domaine de la décoration est constitué par les débuts de Touchagues dans le film en couleurs. Il y a trois ans, à l'occasion de la sortie d'un film en couleurs américain assez réussi, j'ouvrais dans *Comedia* une enquête auprès des peintres. Ce ne furent guère que les « musicalistes » qui m'y répondirent, les autres artistes ayant l'air de douter que leur collaboration puisse être sollicitée pour la conception de films en couleurs. Qu'on ait fait ces jours derniers appel à Touchagues, dont nous connaissons la verve spirituelle et poétique par ses décors à la Comédie-Française, à l'Atelier et au Théâtre des Quatre Saisons, c'est une réponse peut-être un peu tardive, mais bien satisfaisante et que nous espérons voir suivie de bien d'autres initiatives analogues.

PIERRE SONREL ET ANDRÉ BARSACQ

Profitez de l'actualité théâtrale du mois pour signaler les réalisations de deux jeunes décorateurs de théâtre : Pierre Sonrel et André Barsacq. C'est Pierre Sonrel qui me présente, il y a deux ans, André Barsacq, alors qu'il achevait pour ce dernier la maquette de la salle volante du Théâtre des Quatre Saisons. La rapidité du succès de cette troupe et les engagements pour l'Amérique qui s'ensuivirent, empêchèrent que ce théâtre de toile fût réalisé. Mais Pierre Sonrel conçut une autre scène volante, celle des Comédiens Routiers, qui depuis 1937 a érigé son chapiteau orangé et bleu ciel en cent lieux différents de France et de l'étranger.

Aujourd'hui Sonrel nous présente au Théâtre Montparnasse-Baty, les décors d'*Isabelle d'Afrique*, que lui a commandés le Rideau de Paris. Décors simples dans leur architecture et dans leur coloration. *Servir la pièce*, telle est la seule « théorie » de Sonrel. En l'appliquant il a atteint cette fois à une grande expression.

André Barsacq, qui quitta l'architecture pour suivre Copeau, fit les magnifiques décors de *Volpone* chez Dullin, et fonda avec Jean Dasté et Maurice Jacquemont le Théâtre des Quatre Saisons, possède le merveilleux atout de pouvoir assurer lui-même la mise en scène et la décoration des pièces qu'il monte. Allez voir *L'Enterrement* et *Le Bal des Voleurs*. On ne peut rien faire de plus simple, de plus ingénieux et de plus spirituel.

KARZOU

On sait que c'est au jeune dessinateur Karzou qu'a été attribué (au V^e Salon « de la Piste à l'Ecran ») le prix Roger Capgras, pour son

RÉOUVERTURE LE 26 MAI



THÉS et DINERS
DANSANTS
en plein air

Dans un jardin dominant tout Paris!

En plein air - UNE BONNE TABLE - UN DANCING

Le Jardin de Montmartre

"MOULIN DE LA GALETTE"

1. av. JUNOT - Tel. Montmartre 02-19

aquarelle représentant une prise de vues du film *Entente Cordiale*, pendant la reconstitution de l'Alcazar d'Été. Ce qui m'a permis quelques jours après, lors d'une visite en son atelier, de découvrir le Karzou peintre. Nous ne le connaissions que par ses dessins de *Comedia* et de *Paris-Midi*. Nous reparlerons à l'occasion d'une prochaine exposition de ses qualités de graphiste et de coloriste, qui devraient en faire un excellent décorateur de music-hall.

YVES-BONNAT.

"PARIS qui CHANTE"

Crée pour ses lecteurs
un service
de "Renseignements Touristiques"

Nous sommes heureux de faire connaître à nos lecteurs que, grâce aux concours techniques que nous avons pu nous assurer, nous sommes en mesure de leur offrir gratuitement un service complet de renseignements touristiques.

Aussi bien pour les voyages individuels et de famille que pour les déplacements en groupe, voyages d'études ou autres, nous sommes à même de leur faire connaître les meilleures conditions tant pour les voyages organisés que pour les excursions en France et à l'étranger.

Un devis complet sera adressé sur simple demande nous faisant connaître : la classe que l'on désire utiliser — la région que l'on compte visiter — le nombre de voyageurs (éventuellement leur parenté) — la date probable du départ — le genre de chambres désirées (1 lit, 2 lits, avec ou sans bain) — le temps dont on dispose et, si possible, la dépense maximum à ne pas dépasser.

Ces renseignements seront donnés désormais sur simple demande adressée par écrit à nos bureaux : « Service Touristique », 2, rue Goethe, Paris XVI^e. Nous répétons qu'ils sont entièrement gratuits et sont fournis sans engagement pour nos lecteurs, mais uniquement afin de les faire profiter des avantages qu'offre une organisation de ce genre.

Nous organisons un voyage
en AMÉRIQUE DU NORD

à l'occasion

de l'Exposition Internationale
de New-York



Pour recevoir tous renseignements
sur ce voyage

écrivez au Service Touristique de
PARIS QUI CHANTE



Notre brochure d'été

est en préparation

elle vous sera adressée

gracieusement sur demande

Camping

Joies magnifiques de l'été..., du soleil, de l'air pur, et aussi un bon déjeuner si vous emportez un réchaud **INEXPLOSIBLE** à alcool.

Campeurs, Touristes, il existe une gamme de réchauds du plus léger au plus puissant, pour tous les genres de camping, pour toutes les bourses,

et n'oubliez pas que, brûlant sans odeur, sans fumée, sans danger, dans le plus petit village de France, vous trouverez :

L'ALCOOL A BRULER

